Illinois U Library

NUMÉRO 80

14 AVRIL 1951

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

Ce supplément n'est servi que
par abonnement couplé avec
FRANCE-ILLUSTRATION
Le Monde Illustré
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

Le Docteur. Nini. Mme Poinsot.

Simon. Feuillade. Le Docteur. Martignac. Mme Poinsot. Boussu. Dujardin.

Mme Dujardin. Dujardin.

1 LE DOCTEUR. — *Je ne me permettrais pas... Je ne me permettrais rien sans le consentement de Madame votre mère.* (ACTE PREMIER.)

2 BOUSSU. — *L'épaule droite !... ou je vous brise la clavicule ! Non ? Allons ! L'épaule droite !... ou je vous pulvérise les métacarpiens...* (ACTE PREMIER.)

3 Mme DUJARDIN. — *Combien as-tu perdu hier ?*
DUJARDIN. — *Cette comète, c'est peut-être un heureux présage.* (ACTE II.)

4 Mme DUJARDIN. — *Les hommes sont bizarres. Dieu sait ce qui les trouble et les fait agir.* (ACTE II.)

5 Mme DUJARDIN. — *La vie comme elle est n'est pas un spectacle pour les enfants.* (ACTE II.)

Mme Dujardin. Flore.

Feuillade. Simon. Mme Dujardin.

LE SABRE DE MON PÈRE

Comédie en trois actes
de ROGER VITRAC

Cette œuvre a été représentée pour la première fois au Théâtre de Paris dans une mise en scène de PIERRE DUX, des décors de FÉLIX LABISSE, des costumes de ROSINE DELAMARE et avec la distribution suivante (par ordre d'entrée en scène) :

Édouard Dujardin. . . . . *Pierre DUX*
Pierre Martignac. . . . . *Max PALENC*
Adélaïde Poinsot . . . . . *Claire GÉRARD*
Boussu . . . . . *Noël ROQUEVERT*
Albert Feuillade . . . . . *Jean LAGACHE*
Docteur Laborderie , , ... *Charles DECHAMPS*
Nini. . . . . *Anne VITRAC*
Clémence . . . . . *Luce CLAMENT*
Simon. . . . . *Serge LECOINTE*
Françoise Dujardin . . . . . *Sophie DESMARETS*
Flore Médard. . . . . *Marcelle ARNOLD*
Diane Condé . . . . . *Geneviève BERNEY*
Popaul . . . . . *J.-J. DUVERGER*
Isabelle Laborderie . . . . . *Janine LIÉZER*
Pierril. . . . . *René GÉNIN*

L'action se passe en mai 1910 dans une petite ville du Quercy.

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1951 by Roger VITRAC.

Supplément au N° 287 de « France-Illustration-Le Monde Illustré ».

ACTE PREMIER

Sept heures de l'après-midi au café de la Pyramide, à Beaujac, en mai 1910. Tables de marbre, banquettes de velours rouge à gauche et à droite. Au fond, devanture et porte vitrée donnant sur la rue. Au travers des rideaux on devine les fusains de la terrasse et, au lointain, les maisons de la petite ville. A droite, porte vitrée donnant sur une petite cour assombrie d'une tonnelle de vigne-vierge. Chaises, glaces, suspension, tableaux 1900.

A la table de gauche, MM. Dujardin, Boussu, Martignac jouent au baccara. Boussu tient la banque. MM. Dujardin et Martignac pontent. Feuillade est assis auprès de Dujardin. A droite, la patronne, Mme Adélaïde Poinsot, dans un grand fauteuil d'osier, les pieds sur un tabouret, un panier à ouvrage à portée de la main, lit un journal. Tandis que le rideau se lève, Boussu donne les cartes. Un long silence.

DUJARDIN. — Banco !

Boussu donne les cartes. Martignac et Dujardin regardent leurs cartes.

MARTIGNAC. — Carte !

DUJARDIN. — Carte !

Boussu redonne les cartes.

MARTIGNAC, *abattant.* — Quatre !

DUJARDIN, *même jeu.* — Six !

BOUSSU, *même jeu.* — Sept !

DUJARDIN. — Banco !

Mme POINSOT. — Eh bien ! Voilà un lampion qui n'était pas prévu au gala de demain.

LES JOUEURS. — Chut !

Mme POINSOT. — Une comète, messieurs, une comète dans le ciel de Beaujac ! *(Lisant :)* La comète de Halley, fidèle au rendez-vous, sera visible demain...

BOUSSU. — Adélaïde !

Mme POINSOT. — Maître ?

BOUSSU. — Pour l'instant, votre comète ! on s'en f... !

Mme POINSOT, *vexée.* — Merci, Maître !

Elle dépose le journal dans la corbeille et se met à broder silencieusement.

DUJARDIN, *nerveusement.* — De combien, le banco ?

BOUSSU, *sèchement.* — De cinq louis, monsieur !

MARTIGNAC. — Je passe.

DUJARDIN. — Banco !

FEUILLADE, *prenant le bras de Dujardin.* — Oh !...

BOUSSU. — Oh !... Oh quoi ? Taisez-vous donc, Feuillade, puisque vous ne jouez pas. Eclairez, Dujardin !

DUJARDIN. — Eclairez... éclairez... Vous exagérez, Boussu ! *(Furieux :)* Je dis banco ! Je dis : pas de cartes... et j'abats huit !

BOUSSU, *sèchement.* — Neuf !... Mille regrets.

DUJARDIN, *amèrement.* — Dans quoi a-t-il donc marché, l'animal, pour avoir une veine pareille...

MARTIGNAC, *montrant les billets qui sont devant Boussu.* — En tout cas, mon cher, vous lui donnez de quoi torcher ses bottines.

Rire de Boussu.

Mme POINSOT, *scandalisée.* — Oh ! Messieurs ! par exemple !...

MARTIGNAC. — Ne riez pas, Boussu, nous avons choqué Mme Poinsot.

Mme POINSOT. — Mon Dieu ! messieurs ! Je n'apprécie pas certains propos trop bien sentis. Je préfère la gaudriole.

MARTIGNAC. — Adélaïde, vous êtes un ange !

Mme POINSOT. — Pour vous servir, messieurs !

BOUSSU. — Alors, quatre picons ! Messieurs, le banco est de dix louis.

Mme Poinsot sert les apéritifs.

DUJARDIN. — Donnez les cartes.

FEUILLADE. — Ecoutez, monsieur Dujardin...

DUJARDIN. — Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? Vous en faites une tête ! Voulez-vous ma place ? Non ? Alors, fichez-moi la paix ! Boussu gagne. Et après ? Il ne gagnera pas toujours, non ! D'ailleurs, c'est assommant de gagner sans arrêt. Moi, je préfère perdre. Au moins, j'ai le plaisir de me refaire.

FEUILLADE, *scandalisé.* — Qu'est-ce que vous dites ?

DUJARDIN. — Je dis banco.

MARTIGNAC. — Sept !

DUJARDIN. — Huit !

BOUSSU. — Neuf ! Mille regrets pour chacun de ces messieurs !

DUJARDIN. — Il m'agace avec ses perpétuels mille regrets !

BOUSSU. — Vous voulez que nous en restions là ?

DUJARDIN. — Quoi ? Vous feriez Charlemagne ? *(Déclamant :)* Charlemagne pardon ! Eh bien, moi je vous fais le banco de vos mille regrets. A un franc du regret, cela vous fera un gros billet de mille.

BOUSSU. — J'accepte.

DUJARDIN. — Vous suivez, Martignac ?

MARTIGNAC, *hésitant.* — Mon Dieu... je pense...

BOUSSU. — Eh bien ?

MARTIGNAC, *finement.* — Je pense, donc je suis...

FEUILLADE, *se tournant vers Mme Poinsot qui a repris sa place.* — C'est de la démence.

Mme Poinsot hausse les épaules.

DUJARDIN, *qui a entendu, d'une voix de burgrave.* — Jeune homme, taisez-vous !

Le jeu continue. Entre Nini Poinsot suivie du docteur Laborderie qui mène une bicyclette par le guidon. Elle est en costume cycliste : petit canotier, corsage clair à guimpe, culotte bouffante.

LE DOCTEUR. — Adélaïde, je vous rends votre fille.

Mme POINSOT. — Vous me l'aviez donc prise, docteur ?

DUJARDIN. — Banco !

LE DOCTEUR. — Oh ! par la douceur, madame !...

NINI. — Par la taille, menteur !

Mme Poinsot. — Fait-elle des progrès, au moins ?

Le Docteur. — Chère madame, notre Nini pédale maintenant comme une... comme un coureur professionnel !

Nini. — Oh ! docteur, vous alliez dire comme une coureuse !

Le Docteur. — Je ne me permettrais pas... Je ne me permettrais rien sans le consentement de madame votre mère...

Mme Poinsot. — Sont-ils insolents, ces hommes mariés !

Dujardin. — Banco !

Le Docteur, *à mi-voix, désignant les joueurs.* — Ça chauffe là-bas, hein ? Dites donc, Dujardin est bien pâle.

Mme Poinsot. — Je pense bien. C'est lui qu'on saigne.

Nini. — Encore ? Docteur, essayez donc d'intervenir.

Le Docteur. — Que voulez-vous que je lui fasse ? De l'huile camphrée ?

Il se dirige vers les joueurs

Mme Poinsot, *soupirant.* — Ah ! l'excellent docteur ! *(Puis se reprenant :)* Il va l'achever.

Nini va ranger sa bicyclette au fond de la pièce.

Le Docteur. — Oh ! Oh ! On n'a pas mal à l'estomac, ici...

Dujardin. — Banco !

On joue en silence, sans répondre au Docteur.

Le Docteur, *insistant et désignant les billets devant Boussu.* — Mais en attendant, Boussu est en train de se confectionner un solide cataplasme.

Dujardin, *fermement.* — Chut !... Asseyez-vous, docteur. Carte !...

La partie continue dans le silence. Nini a rejoint sa mère.

Nini. — Très joli... Très habillé le cache-col de M. le Maire. Mais moi, au-dessus des initiales, j'aurais mis un petit détail, un rien. Tiens, par exemple, un cœur traversé d'un petit drapeau tricolore...

Mme Poinsot. — Tais-toi ! Et un peu plus de respect !

Nini. — Mais, à la fin, M. le Maire n'est pas mon père.

Mme Poinsot. — Qu'en sais-tu ?

Nini. — Quoi ?

Mme Poinsot. — Certains le prétendent.

Nini. — Qui ?

Mme Poinsot. — Mes anciens prétendants, et tes futurs prétendus.

Dujardin. — Banco !

Nini. — Maman !

Mme Poinsot. — D'ailleurs, je m'en moque... Vive la République !

Les Joueurs. — Chut ! Chu-u-u-ut !

Nini, *sans baisser la voix.* — Dis donc ! Le Comité des Fêtes m'a demandé s'il pouvait couper quelques dahlias dans le jardin, pour l'actrice...

Martignac, *bondissant.* — L'actrice !... Dites donc, mademoiselle ! Est-ce que cela vous écorcherait la bouche de dire : Mlle Diane Condé ?

Nini, *interloquée.* — Non.

Martignac. — Alors, taisez-vous !

Il se remet au jeu.

Mme Poinsot. — Ah mais !... Eh bien ! Pas de dahlias pour Mlle Diane Condé, là ! Tu leur diras de couper des roses. Des roses rouges. Les plus belles. Pensez donc ! Pour une sociétaire de la Comédie-Française ! Les rosiers sont au fond de l'allée...

Nini, *très naturellement.* — Je sais. A côté des cabinets.

Grimace de Martignac.

Boussu, *à Martignac.* — Eh bien ! Martignac où êtes-vous ? Ici ou à l'Ambigu ?

Mme Poinsot. — Il rêve.

Nini, *chantant.* — Il ne rêve que d'elle... d'elle... d'elle...

Boussu. — Illustre Martignac, jouez-vous la comédie ou jouez-vous au baccara ?

Martignac. — Maître Boussu, je vous dis... *(Un temps.)* Je passe. Et je suis poli.

Dujardin. — Banco !

Nini, *à mi-voix.* — Ainsi, Martignac a abandonné sa Diane ?

Mme Poinsot, *même jeu.* — La belle se repose du voyage au Grand Hôtel, mais nous la verrons bientôt.

Nini. — Où ça ?

Mme Poinsot. — Ici.

Nini. — Pas possible !

Dujardin. — Quitte ou double.

Mme Poinsot. — Ce paon de Martignac veut lui présenter ses amis du Cercle.

Nini. — Est-elle aussi belle qu'on le dit ?

Mme Poinsot. — Peuh !... Elle a du cheveu, elle a de la dent, mais elle n'a pas de genou !

Nini. — Ah ?

Dujardin. — Banco !

Mme Poinsot. — Un marbre. Moi, j'avais du genou. Et toi ? *(Elle lui tâte le genou. Nini frissonne.)* Ça commence... As-tu essayé ta robe ?

Nini. — Ma robe ? Un miracle, ma petite ! Quand je pense que tu m'as sacrifié tes Chantilly ! « Vous serez le nuage blond qui éclipsera toutes ces dames au chapeau de travers », m'a dit le docteur.

Dujardin. — Quitte ou double !

Mme Poinsot. — Ne me dis pas que le docteur a assisté à l'essayage !

Nini. — C'est lui qui passait les épingles à la couturière... Il en avait mal au bras !

Dujardin. — Banco !

Mme Poinsot. — Oh ! en public !

Nini. — Oh va ! Il est bien plus dangereux quand il m'ausculte, ou lorsqu'il me donne des leçons de bécane... la main sur la selle !

Mme Poinsot, *faussement scandalisée.* — Nini !

Dujardin. — Quitte ou double !

Nini. — Mais s'il a des mains, moi, j'ai des ongles et ça aussi à la rigueur !

Elle tire et montre l'épingle à chapeau de son canotier.

Mme Poinsot. — Enfin, mon enfant, c'est pour toi !

Nini, *se mettant comiquement au garde à vous et présentant l'épingle à chapeau comme une arme.* — Enfin, ma petite, je suis sous les armes. Et j'attends le gala de demain de pied ferme et l'épée à la main.

Dujardin. — Banco.

Mme Poinsot. — Comment est-ce dehors ?

Nini. — C'est tricolore des pieds à la tête, et le nouveau jardin public n'attend que l'inauguration. Ce sera démocratique, laïque et obligatoire. Mar-

tignac et sa muse joueront *la Nuit de mai*, les enfants des écoles chanteront l'hymne à la joie et le vieux tanneur barbu chantera *l'Homme en guenilles*. Et vive Monsieur le Maire !

Mme Poinsot. — Chut !

Nini, *hurlant.* — Vive la République !

Dujardin. — Silence ! Nom de D... !

Nini s'approche de la table des joueurs où la partie de baccara se continue dans un silence angoissant.

Boussu. — Et toujours quitte ou double, monsieur Dujardin ?

Mme Poinsot s'approche à son tour.

Dujardin. — Oui ! Toujours quitte ou double... et quitte ou quadruple si vous voulez, et quitte ou quintuple... A la fin, je veux savoir ce que vous avez dans le ventre !

Feuillade se lève et rejoint Nini.

Boussu. — Savez-vous combien vous me devez ?

Dujardin. — Je ne veux pas le savoir. Donnez des cartes ! Vous êtes là pour donner des cartes.

Mme Poinsot. — Oh !

Dujardin, *se levant, lance théâtralement.* — Messieurs, je mourrai dans l'opulence ou je périrai dans le ruisseau !

Le Docteur. — Ça ne va pas mieux ! Dujardin, permettez-moi de vous prendre le pouls.

Dujardin. — Fichez-moi la paix, vous !

Le Docteur. — Ecoutez, je vous le fais en cinq points à l'écarté.

Rires.

Dujardin. — Alors, Boussu, acceptez-vous le coup, oui ou non ?

Boussu. — Oui. Mais cette fois, très sérieusement, je vous demanderai d'éclairer.

Dujardin. — Eclairer... Eclairer... Vous nous lanternez avec vos éclairages. Eh bien, soit ! J'éclaire ! Tenez, voilà mon briquet pour cent francs. Voulez-vous mon stylo ? Le voici pour deux mille... et mon calepin... et mon portefeuille avec mon livret militaire et la photographie de ma femme ? Je vous les donne pour tout ce que vous voudrez. Et mon pantalon ? Le voulez-vous aussi par-dessus le marché ?

Il jette tous les objets sur la table et fait mine de se déculotter.

Le Docteur. — Hé là ! Hé là ! C'est qu'il le ferait, le bougre !

Dujardin. — Banco !

Boussu. — Soyons généreux, messieurs ! Laissons-lui la culotte !

Dujardin. — Carte !

Boussu. — Je tire aussi.

Dujardin. — Combien ?

Boussu. — Trois.

Dujardin. — Deux ! *(Puis il se monte et prend tout le monde à témoin.)* Vous vous rendez compte ? Deux ! Deux ! *(Il prend une poignée de cartes et les déchire, les jette à travers la pièce en répétant :)* Les garces !... Les garces !...

Mme Poinsot. — Oh ! par exemple !

Boussu, *à mi-voix et avec mépris.* — Paysan !

Dujardin, *qui a mal entendu.* — Qu'est-ce que vous avez dit ? *(Au Docteur :)* Qu'est-ce qu'il a dit ?

Le Docteur. — Vous avez eu tort, Dujardin, de déchirer les cartes. Ça ne se fait pas !

Dujardin. — Messieurs, je vous fais mes excuses.

Boussu, resté à la table, fait un petit calcul avec le stylo de Dujardin sur une feuille arrachée au calepin de celui-ci.

Nini, *à Feuillade.* — Et le notaire fait ses comptes.

Feuillade. — C'est idiot, mais j'en suis malade.

Boussu. — Dujardin, vous me devez 6.300 francs !

Dujardin. — Combien ?... Vous plaisantez ?

Boussu. — Comment, je plaisante ! *(Tendant le papier.)* Voilà le juge de paix.

Dujardin prend le papier et le regarde.

Dujardin. — Bon.

Boussu. — C'est exact ?

Dujardin. — Ce doit être exact.

Le Docteur. — Messieurs, vous me direz que je me mêle de choses qui ne me regardent pas... Mais, entre nous, ici, nous n'avons jamais fait de différences pareilles. N'est-ce pas, Adélaïde ?

Boussu. — Où voulez-vous en venir, docteur ?

Le Docteur. — Je constate, c'est tout.

Martignac, *donnant une petite tape amicale sur l'épaule du docteur.* — Tu as raison, Etienne. D'ailleurs ces « quitte ou double », ça n'a jamais été au baccara. Il y a des règles, Monsieur Boussu.

Boussu. — Je le sais, mon cher Martignac, et pour rien au monde je ne me serais permis d'en imposer d'autres... Mais j'ai cru bien faire en acceptant celle que me proposait au passage l'ami Dujardin, puisqu'il était perdant.

Feuillade. — De toute façon, la partie n'était pas régulière...

Boussu. — Feuillade, taisez-vous ! Vous n'êtes pas membre du Cercle.

Mme Poinsot. — Messieurs, j'espère que le café de la Pyramide ne va pas devenir un coupe-gorge.

Un silence.

Nini, *d'une voix enfantine.* — Il est pourtant bien gentil, M. Dujardin.

Rires.

Boussu, *regardant la photographie de Mme Dujardin.* — Et il a une bien jolie femme.

Feuillade crispe sa main sur le bras de Nini.

Nini, *poussant un cri.* — Mais vous me faites mal ! Qu'est-ce qui vous prend ?

Feuillade, *arrachant la photographie de la main de Boussu et la tendant à Dujardin.* — Rendez-la-lui !

Boussu. — Vous êtes bien nerveux, Albert Feuillade.

Feuillade. — C'est mon droit.

Boussu, *avec ironie.* — En effet. *(Puis, du ton d'un avocat qui termine une plaidoirie :)* Eh bien, messieurs, pour en finir avec Dujardin, je m'en remets à sa bonne foi ! Je ne peux pas mieux dire.

Le Docteur, *à Martignac.* — Le notaire est très fort.

Dujardin, *ramassant ses objets sur la table.* — L'affaire est réglée. Boussu, je vous dois 6.300 francs. Je passerai demain à votre étude. Vous pouvez commander le champagne.

Mme Poinsot, *au Docteur.* — L'imbécile !

Le Docteur, *détaché.* — Il est honnête.

Mme Poinsot va chercher du champagne.

Boussu, *la rappelant.* — Adélaïde ! Deux bouteilles, n'est-ce pas !

Mme Poinsot, *avec ironie.* — Deux ?... Vraiment ?... Eh bien, Maître !...

Elle sort. Nini s'approche de Dujardin et lui caresse les cheveux.

NINI. — Mon pauvre petit Dujardin... On vous tracasse, hein ? On vous fait des misères...

LE DOCTEUR, *avec ironie et le bras tendu vers le groupe Nini-Dujardin.* — Et je te bichonne, et je te mignotte ! En a-t-il de la veine celui-là ! Est-il verni, l'animal !...

Rires.

DUJARDIN. — N'est-ce pas ? Ah ! le veinard ! ah ! le bidard ! ah ! le cocu !

Les rires redoublent. Nini lui met la main sur la bouche.

NINI. — Voulez-vous vous taire ! Vous mériteriez d'être ce que vous dites. Lorsqu'on a comme vous la chance de posséder la plus belle femme de Beaujac, on ne la trompe pas avec la dame de pique. N'est-ce pas, monsieur Feuillade ?

FEUILLADE. — M^me^ Dujardin est une femme admirable.

DUJARDIN, *se levant et s'éloignant de Nini.* — Et alors ?

FEUILLADE, *se troublant.* — Mais... vous le savez bien.

Rires.

DUJARDIN, *coupant court et se dirigeant vers la porte de droite.* — Il est complètement idiot, ce Feuillade.

BOUSSU. — Comment ? Vous partez ?

FEUILLADE, *avec empressement.* — Où allez-vous ?

DUJARDIN. — Prendre l'air deux minutes... *(Puis, au moment de sortir et comme en confidence.)* Pisser... peut-être.

Il sort.

MARTIGNAC. — Il est drôle. Mais Dieu qu'il joue mal !

BOUSSU. — Il apprend.

MARTIGNAC. — Vos leçons lui coûtent cher. Mais... a-t-il les moyens de se ruiner ?

BOUSSU. — Lui ? Il est déjà sur la paille, ou presque.

LE DOCTEUR. — Pas possible ?

BOUSSU. — Sur la paille, messieurs. D'ailleurs, ça le connaît, la paille, il en sort.

LE DOCTEUR, *à Martignac.* — Dujardin est fils de cultivateur.

BOUSSU. — Oui. C'est un paysan. Elle aussi d'ailleurs. Ils se sont connus à Toulouse en passant ensemble un vague examen. Bref, Dujardin a décroché ce poste de receveur des contributions à Beaujac et le couple vivote du revenu de deux ou trois propriétés hypothéquées d'ailleurs. Enfin, M. le receveur et M^me^ la receveuse s'imaginent qu'ils sont de la haute, lui, parce qu'il perd tout ce qu'il veut au baccara, elle, parce qu'elle fait venir de grands chapeaux à plumes de Paris. Est-ce vrai ?

FEUILLADE, *rageur.* — Comme un acte notarié ! Où faut-il signer ?

MARTIGNAC. — Si je comprends bien, Maître, vous estimez que la société beaujacoise et les Dujardin ne sont pas du même tonneau ?

BOUSSU. — Si vous voulez. Mais M^me^ la receveuse étant ravissante, on la tolère et on pardonne à Dujardin de se parer des plumes de sa femme.

NINI. — Oh ! c'est goujat de dire ça ! Oui, c'est goujat ! Françoise est une fille épatante, je la connais bien, j'étais en pension avec elle... Elle était dans les grandes, moi dans les petites, mais nous l'aimions beaucoup et nous l'admirions toutes. Déclassée à Beaujac ! Vous me faites tordre ! C'est elle qui vous surclasse tous tant que vous êtes ! Vous le savez bien... La preuve, monsieur Martignac, c'est que tous ces messieurs lui courent après avec des yeux blancs et des sourires moustachus ! Vous le premier, monsieur Boussu. Seulement, ils sont trop verts, les chapeaux de Paris !

BOUSSU. — Qui sait ce qui se passe derrière leur voilettes ?

FEUILLADE. — Porc !

BOUSSU, *qui a entendu.* — Merci, Feuillade.

LE DOCTEUR. — Pardon ! Moi, messieurs, je ne suis pas dans le peloton des soupirants...

NINI. — Menteur !

LE DOCTEUR. — Parole d'honneur ! Et je vous donnerais M^me^ Dujardin toute nue...

NINI. — Oh !

LE DOCTEUR. — Pour... tenez... gros comme mes lèvres de la cuisse en colère de Nini...

Il essaie d'embrasser Nini.

NINI. — Laissez-moi ! Mais laissez-moi donc !... Vous empestez l'éther.

LE DOCTEUR, *lyrique.* — J'empeste l'éther ! Que voulez-vous donc que je sente ? D'ailleurs c'est frais l'éther ! c'est subtil... c'est aérien... Ça chasse les mauvaises odeurs, les fermentations, les miasmes, les fétidités, les purulences...

NINI. — Vous êtes infect, docteur !

LE DOCTEUR. — Infect ?... Impossible, car l'éther chasse aussi les infections. L'éther ? Mais c'est de l'azur en bouteille... Je sens l'azur !

Entre Dujardin.

DUJARDIN. — Hein ?

LE DOCTEUR. — Tenez. Embrassez donc Dujardin. Il sent le tabac, lui !

NINI, *au Docteur.* — Dites donc ! Vous êtes fou ?

DUJARDIN. — Oui. Il est fou... Mais embrassez-moi tout de même.

NINI. — Sur les deux joues, mon petit Dujardin.

Elle l'embrasse. Entre M^me^ Poinsot.

MARTIGNAC. — Ah ! Voilà le champagne !

M^me^ POINSOT, *faussement furieuse.* — Qu'est-ce que je vois ?

NINI. — Oh ! rien, maman ! J'envoie mille baisers de ces messieurs à Françoise Dujardin...

DUJARDIN, *il l'embrasse.* — Je ferai la commission.

NINI. — Méfiez-vous vous savez ! Tout Beaujac, pour Françoise, a les yeux du docteur.

DUJARDIN. — Pas possible !... Ma femme vous plaît, messieurs ? *(Un temps.)* Boussu ! Versez donc le champagne ! *(Au Docteur :)* Comment se porte M^me^ Laborderie, docteur ?

LE DOCTEUR. — Ma femme se porte très bien, je vous remercie.

MARTIGNAC. — Pourquoi ?

DUJARDIN, *à Martignac.* — Je la croyais souffrante.

LE DOCTEUR. — Pourquoi ?

DUJARDIN, *au Docteur.* — Je l'ai vue, ce matin, sur sa terrasse en peignoir bleu pâle.

MARTIGNAC. — Ah ?

DUJARDIN, *à Martignac.* — Allongée sur une chaise longue... Pourquoi ?

LE DOCTEUR. — Je ne sais pas, mon cher.

DUJARDIN, *au Docteur.* — Elle était très belle, avec un livre jaune à la main. *(A Martignac :)* Pourquoi ?

DUJARDIN, *au Docteur.* — Pourquoi ne lisait-elle pas le livre qu'elle tenait ? S'ennuie-t-elle ?

LE DOCTEUR. — Mais à la fin, mon vieux, c'est vous qui m'ennuyez.

DUJARDIN. — Docteur, je n'ai pas de conseils à vous donner... mais vous devriez ausculter un peu de ce côté-là !

Rires.

LE DOCTEUR. — Écoutez, Dujardin... Vous savez que je vous ai toujours témoigné la plus cordiale sympathie, mais vous savez aussi qu'il m'est très désagréable...

DUJARDIN, *au Docteur.* — Pourquoi ? *(A Martignac :)* Mme Laborderie est une femme fidèle, n'est-ce pas ?

MARTIGNAC. — Monsieur Dujardin !

LE DOCTEUR. — Je ne permettrai pas...

DUJARDIN, *au Docteur.* — Et vous voudrez bien permettre à Mme Dujardin d'être aussi une femme fidèle, n'est-ce pas ?... Si, docteur, vous permettrez.

NINI. — Attrape !

Mme POINSOT. — Ah ! vous nous embêtez avec votre fidélité conjugale. Vous boirez votre fleur d'oranger sous votre édredon. Voilà le champagne !

Nini verse le champagne. Entre Clémence. C'est une fille d'une vingtaine d'années, timide et jolie. Elle porte un tablier blanc. Dujardin l'aperçoit et s'immobilise, le verre à la main. Tout le monde se retourne et aperçoit Clémence qui reste sur le pas de la porte et n'ose pas entrer.

DUJARDIN. — Qu'y a-t-il, Clémence ?

CLÉMENCE. — C'est Madame qui prie Monsieur de...

DUJARDIN, *furieux.* — Quoi ?... Madame prie Monsieur de faire quoi ?

LE DOCTEUR. — Mais de rentrer, parbleu ! Hein ?... Il vous a brûlé la politesse ?... Monsieur est sorti sans sa bonne ! Tenez ! Je vous le tiens, Clémence ! *(Il prend Dujardin à bras le corps.)* Venez lui administrer une fessée !

Hilarité générale. Clémence, elle aussi, ne peut s'empêcher de rire. Dujardin est furieux.

DUJARDIN, *se dégageant.* — Ah ! fichez-moi la paix, vous ! Alors, vous venez me chercher ?

CLÉMENCE, *qui est prise d'un fou rire.* — Oui, Monsieur !... Parce que Madame... Madame... est inquiète.

DUJARDIN, *prenant, lui aussi, le parti de rire.* — C'est tout ?... Mais ne riez donc pas comme ça ! Espèce d'idiote. Tenez ! Buvez donc un verre de champagne, ça vous calmera. *(Il lui tend un verre. Clémence hésite.)* Buvez !... Mais buvez donc !

CLÉMENCE, *qui s'est reprise tout à coup.* — Non, Monsieur.

DUJARDIN. — Pourquoi ?

CLÉMENCE. — Parce que...

DUJARDIN. — Quelle tête de mule ! C'est bon... Vous pouvez vous en aller.

CLÉMENCE. — Monsieur rentrera bientôt ?

DUJARDIN. — Je n'ai pas de comptes à vous rendre !

CLÉMENCE, *éclatant en sanglots.* — Oh ! mon Dieu !...

DUJARDIN. — La voilà qui pleure maintenant !

NINI, *allant à Clémence.* — Il ne faut pas pleurer comme ça, voyons !

CLÉMENCE. — Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !... Laissez-moi ! laissez-moi !...

Elle se dégage et sort en courant.

Mme POINSOT. — Mais vous êtes un homme terrible, monsieur Dujardin.

LE DOCTEUR. — Atroce ! Hein ? croyez-vous ? il la fait rire, il la fait pleurer !

BOUSSU. — Hé ! hé ! Elle est jeune, elle est charmante !...

LE DOCTEUR. — Mais bien sûr. Et quand je pense que c'est moi qui la lui ai procurée, cette jolie poulette !... Et voilà ce qu'il en fait, ce cannibale, une névropathe, une hystérique !

DUJARDIN. — Vous êtes fou !

LE DOCTEUR. — Allons... allons ! J'espère que vous savez vivre, farceur ! Il me semble que je vous vois dans l'escalier du grenier... la bougie à la main. La septième marche craque, mais on l'enjambe. Toc, toc ! Qui est là ? Chut ! On frappe de nouveau. Pas de réponse. Tant pis, on entre... Dans son lit, Clémence vous tend les bras. C'est comme si j'y étais !...

DUJARDIN. — Fichez-moi la paix !

Mme POINSOT. — Vous n'avez pas honte, docteur, de lui donner des idées pareilles ?

Feuillade, très nerveux et silencieux pendant tout ce qui précède, brise un verre.

LE DOCTEUR. — Qu'est-ce que c'est ?

BOUSSU. — Rien !... Feuillade a brisé son verre... par mégarde.

FEUILLADE. — Non, monsieur Boussu, je l'ai brisé exprès.

Mme POINSOT. — Diable !

MARTIGNAC. — On a du sang dans les veines, morbleu !

DUJARDIN, *à Feuillade.* — Vous saignez? Tenez! prenez mon mouchoir...

Un silence gêné. Les doigts de Dujardin tambourinent sur la table.

NINI, *à Dujardin.* — Ça ne va toujours pas, mon petit Dujardin ?

DUJARDIN. — Il y a des moments dans la vie où, sans trop savoir pourquoi, on donnerait volontiers des coups de sabre à quelqu'un.

LE DOCTEUR. — Ah ! bah !

MARTIGNAC, *à Feuillade.* — Mon cher, cachez votre blessure, Dujardin voit rouge !

LE DOCTEUR, *lui tendant sa carte comiquement.* — Un duel, monsieur ?

DUJARDIN, *la déchirant.* — Docteur ! Vous avez eu tout à l'heure un geste malheureux.

LE DOCTEUR. — Lequel ?

DUJARDIN. — Un geste pénible et ridicule...

LE DOCTEUR. — Lequel ?

DUJARDIN. — C'est difficile à dire... Vous comprenez, aujourd'hui, je suis perdant... J'ai perdu au jeu et je perdrais tout ce que je voudrais... C'est la série noire ! Bon ! Mais une autre fois, je ne vous conseille pas de me faire le simulacre de me fesser en public...

NINI. — Et c'est pour ça qu'il voudrait se battre, le grand dadais !

Rires.

DUJARDIN. — C'est peut-être idiot, mais...

Mme POINSOT. — Mais c'est franc ! Moi, je comprends !

BOUSSU, *entre ses dents.* — Moi aussi...

DUJARDIN. — Enfin ! Boussu comprend quelque chose !

BOUSSU, *furieux.* — Quoi ?

LE DOCTEUR. — Attention à vos oreilles, Boussu !... Il a un grand sabre, lui !

Rires.

DUJARDIN, *en manière de conclusion.* — Vous êtes tous des ânes ! Vous ne comprenez rien.

LE DOCTEUR. — Mais si, mon cher... Moi, je comprends parfaitement. Je n'ai qu'à vous regarder. Levez-vous un instant !... Tenez ! Vous avez une glace devant vous... Vous ne voyez rien? Ah ! vous n'êtes pas un âne, vous !... Non !... Mais vous êtes un impulsif... C'est inscrit là, autour de votre menton... *(Du doigt il lui caresse le menton.)* Vous êtes un impulsif et un velléitaire, Dujardin... Non, mais regardez-moi cette bouche ! Vous la voyez, cette lèvre inférieure qui avance, qui voudrait... et qui ne réussit qu'à faire la moue... Et ce front ? C'est de l'orgueil... Mais, de l'orgueil qui fout le camp !... Quant aux cheveux, ils partent comme des flèches, mais après ils deviennent fous, inconsistants, et ils essaient de nous la faire... à l'artiste ! Ne vous fâchez pas, mon cher, je plaisante... D'ailleurs qui veut trop prouver ne prouve rien. Chacun de nous, j'en suis sûr, une fois en passant, a été certainement démangé par l'envie d'embrocher quelqu'un. On vous a peut-être brimé au régiment, hein ? C'est ce que vous voulez nous raconter ?... Mais enfin, mon vieux, on ne trucide pas un homme parce qu'il vous a fait gentiment pan-pan sur le cu-cul !

Mme POINSOT. — Pourquoi pas ?

LE DOCTEUR. — Vous préférez les coups d'épée ?...

BOUSSU. — Mais c'est vieux jeu, Adélaïde ! C'est coco !

Mme POINSOT. — Merci ! D'ailleurs, vous, tout ce qui a un peu d'allure !...

BOUSSU. — Moi, je suis pour l'attaque et la riposte immédiate... Pif ! Paf !...

NINI. — Pif ! paf !... C'est-à-dire ?

BOUSSU. — Supposons que Dujardin me fasse une crasse...

DUJARDIN. — Pardon ?

BOUSSU. — Vous préférez que je vous la fasse ?... Je veux bien. Bon. Vous me giflez. Je vous gifle...

DUJARDIN. — Et après ?

BOUSSU. — Après ?... Eh bien, c'est la bagarre... et tout de suite !

Mme POINSOT, *les bras au ciel.* — Et ils se battent comme des chiffonniers !

BOUSSU. — Pas du tout ! Moi, je me bats scientifiquement. Et je ne lâche pas mon Dujardin avant de lui avoir fait toucher terre des deux épaules.

DUJARDIN. — Si vous pouvez.

BOUSSU. — Je peux.

DUJARDIN. — Voyons un peu votre manière...

FEUILLADE. — Monsieur Dujardin !...

BOUSSU. — On ne va pas vous le casser, mon petit Feuillade ! Au contraire, là... Nous allons faire ça en souplesse... lentement, en décomposant... Je lève la main... et je fais le geste de vous donner une gifle... Que faites-vous ?

Boussu fait le simulacre de donner une gifle à Dujardin.

DUJARDIN. — Je vous la rends...

Dujardin lève la main et va gifler Boussu. Celui-ci a bloqué la main de Dujardin.

BOUSSU. — Halte ! Je bloque !... Je glisse mon poignet gauche à l'intérieur de votre articulation et, de la main droite, hop !... je pèse brusquement sur votre avant-bras que je briserais proprement comme une allumette.

DUJARDIN. — Aïe !

BOUSSU. — Si, d'un croc-en-jambes, je ne vous flanquais à terre... *(Dujardin tombe. Boussu l'aide à se relever.)* C'est l'arm-locked, ou clé du bras debout... Que pensez-vous de celle-là ?... C'est du jiu-jitsu !...

TOUS. — Du jiu-jitsu !... Bravo !

MARTIGNAC. — A vous Dujardin !

DUJARDIN. — Pas mal ! Je m'incline, mais... Feuillade, passez-moi mon chapeau de paille !

Feuillade lui passe son chapeau. Dujardin le met sur sa tête.

BOUSSU. — Vous partez ?

DUJARDIN. — Non. Je flâne. Je me promène. Je passe. Je repasse. Bon ! Maintenant, vous venez à ma rencontre. Et essayez donc de me gifler ?

Boussu lève la main, mais Dujardin ayant brusquement tiré son chapeau d'un geste sec et horizontal lui en donne un coup sur le front. Boussu perd l'équilibre. Dujardin le retient par le bras.

TOUS. — Bravo, Dujardin !...

DUJARDIN. — Précis, élégant et distingué. Un simple coup de chapeau !

BOUSSU. — Et celui-ci, est-il gracieux ? On l'appelle le coup de grâce ! Je décompose... Je vous prends gracieusement par le cou. *(Il prend Dujardin à la gorge avec le bras droit et lui donne un coup de pied sur le jarret. Dujardin s'écroule.)* Et de mon pied droit, avec grâce, j'exerce un douce pression sur votre jarret gauche... Et hop ! Beaujac !... Tout le monde descend !... Maintenant, les deux épaules, la gauche, la droite... Vite ! Alors, repos sur l'épaule droite !... Vite ! *(Dujardin se défend. Boussu, un genou sur la poitrine de Dujardin, insiste avec un sadisme mal dissimulé.)* L'épaule droite !... ou je vous brise la clavicule ! Non ? Allons ! l'épaule droite !... je vous pulvérise les métacarpiens...

Tous suivent la scène en silence avec des expressions différentes. Dujardin souffle. A ce moment entre le petit Simon Dujardin. C'est un petit garçon d'une dizaine d'années. Il est vêtu d'une blouse d'écolier serrée à la taille par une ceinture de cuir. Il reste d'abord cloué sur place devant le spectacle, les yeux agrandis par la stupeur. M. Dujardin, toujours à terre, voit son fils. Il essaie vainement de se dégager.

DUJARDIN. — Maintenant, ça suffit ! Boussu, lâchez-moi !

BOUSSU, *insistant d'une voix de commandement.* — L'épaule droite ! L'épaule droite !

Soudain Simon se précipite sur son père.

SIMON. — Papa ! Papa !... Mon papa ! On tue mon papa !

En entendant les cris de Simon, Boussu a lâché Dujardin. Les deux hommes se sont relevés et Dujardin allant vers son fils le prend dans ses bras et le console.

DUJARDIN. — Mais non, on ne tue pas ton papa. Tu vois bien que ce n'est pas sérieux !

Mme POINSOT, *s'approchant.* — Il a eu peur, le pauvre chou.

DUJARDIN. — Allons, ne pleure pas, Momon... Puisque je te dis que c'était pour rire.

SIMON. — Pour de rire ?

DUJARDIN. — Mais oui... On s'amusait, comprends-tu ?

SIMON. — Non, je ne te crois pas. On ne se bat jamais tout à fait pour de rire.

MARTIGNAC, *à Boussu qui ricane.* — Hé ! hé ! pas si bête, le petit !

DUJARDIN. — Allons, c'est fini. Essuie tes yeux !... et mouche-toi !

SIMON. — Je n'ai pas de mouchoir.

FEUILLADE. — Tiens ! voici celui de ton papa.

SIMON. — Oh ! Il y a du sang !

DUJARDIN. — Du sang ? Tu vois bien que M. Feuillade s'est coupé.

Boussu s'approche de Simon.

BOUSSU, *lui caressant les cheveux.* — Tu l'aimes bien, ton papa, hein ?

SIMON, *lui donnant un coup de pied dans les jambes.* — Apache !

DUJARDIN. — Simon ! Tu vas demander immédiatement pardon à M. Boussu !

NINI, *arrivant avec un verre de sirop à la main.* — Il demandera pardon une autre fois. En attendant, tiens, Momon ! Bois ça ! C'est du sirop d'orgeat.

SIMON. — Non. Merci... je n'ai pas soif !

NINI. — Veux-tu autre chose ?

SIMON. — Non. Je veux... je veux que mon papa rentre à la maison.

Silence.

DUJARDIN, *gêné.* — Quelle heure est-il, Feuillade ?

FEUILLADE, *consultant sa montre.* — 8 h. 20.

DUJARDIN. — 8 h. 20 ! *(A Simon :)* Il fallait commencer à dîner sans moi. Va vite, Momon, je te rattrape ! *(Simon ne bouge pas.)* Eh bien ! Va donc, voyons ! *(Puis inquiet :)* Qu'est-ce qu'elle fait, ta maman ?

SIMON. — Rien... *(Un temps.)* Elle pleure.

Et il sort brusquement en refermant la porte avec fracas. Gêne. Dujardin prend son chapeau.

DUJARDIN. — Bonsoir, messieurs.

Mme POINSOT. — Mais oui. Allez donc retrouver votre petite femme.

DUJARDIN. — Vous venez, Feuillade ? *(Sourires. Feuillade se précipite sur son chapeau et gagne la porte avec empressement.)* Alors, Boussu, c'est entendu, je vous règlerai tout cela demain.

BOUSSU. — Mais oui. Allez, allez, le potage refroidit.

DUJARDIN. — Au revoir, docteur.

Il sort.

LE DOCTEUR, *le rappelant.* — Attendez, Dujardin. C'est égal... Je ne sais si vous vous êtes bien rendu compte. Mais la petite scène de tout à l'heure : vous, à terre, Boussu, un genou sur votre plexus solaire. Moi, je n'en suis pas revenu !

Boussu ricane.

DUJARDIN. — Bah ! Quelle importance !... Oublions cela !

LE DOCTEUR. — Sans doute. Mais oubliera-t-il, lui ?

DUJARDIN, *cabré.* — Qui ? Boussu ?

LE DOCTEUR. — Non. Votre fils.

DUJARDIN. — Simon ?

LE DOCTEUR. — Ah ! mon cher, écoutez ! J'ai un garçon. Il est à peu près de l'âge du vôtre. Eh bien ! Si Popaul me surprenait dans la situation ridicule, humiliante, et, disons le mot, offensante où vous vous trouviez tout à l'heure, je n'aimerais pas ça du tout. Ça frappe l'imagination.

DUJARDIN. — Croyez-vous ?

Mme POINSOT, *à Nini.* — Ils ne le laisseront pas partir.

FEUILLADE, *suppliant.* — Monsieur Dujardin !

LE DOCTEUR. — Un instant, Feuillade. Mon cher, on ne prend jamais assez de précautions avec les enfants. Un incident banal, un geste qui vous paraît sans importance peuvent avoir sur de jeunes cerveaux des influences déterminantes. Le Masle, mon professeur de psychiatrie, disait : « Il ne faut pas battre un enfant, même avec une image. Ça peut décider d'une vocation. »

DUJARDIN. — Ah bah ! Ainsi mon fils, témoin de la petite bagarre de tout à l'heure, risque de devenir un jour champion de lutte à main plate ?

LE DOCTEUR. — Oui.

FEUILLADE, *prenant Dujardin par le bras.* — C'est idiot !

DUJARDIN. — Et vous-même, docteur, savez-vous pourquoi vous arrachez des dents et vous coupez des jambes ?

LE DOCTEUR. — Oui. C'est peut-être parce que le jour anniversaire de mes sept ans, ma mère, découpant un gigot, s'est tranché la deuxième phalange du pouce. Je me suis évanoui.

Mme POINSOT. — Et depuis, vous détestez le gigot ?

LE DOCTEUR. — Non, madame, je l'adore... saignant !

NINI. — Quelle horreur !

LE DOCTEUR. — Et savez-vous pourquoi Me Boussu est toujours coiffé d'un sinistre chapeau melon ?

BOUSSU. — Parce que je suis notaire, monsieur.

LE DOCTEUR. — Mais vous êtes peut-être notaire parce que vous portiez un chapeau melon à dix ans !

BOUSSU. — Moi ?

LE DOCTEUR. — Oui. Le jour de votre première communion. Un adorable petit chapeau melon miniature que vous portiez, fier comme Artaban, et que le soir même nous avons bombardé à coups de tomates pourries...

BOUSSU *machinalement a repris son chapeau melon et le brandit.* — Et remarquez, Adélaïde, que nous venions de communier ensemble. C'était écœurant.

LE DOCTEUR. — Ecœurant ! Et depuis le collège Boussu nous lance rageusement comme un remords, le défi de son chapeau melon.

BOUSSU. — *Mea culpa !* Messieurs, demain j'achète un feutre... mou... archi mou... Comme celui de Feuillade.

Il se rassied sur sa chaise et écrase son chapeau melon. Rires.

Mme POINSOT. — C'est amusant, ce petit jeu.

MARTIGNAC. — N'est-ce pas ? Car moi, si je suis devenu comédien, c'est parce que...

LE DOCTEUR. — C'est parce que, quand tu étais petit, tu montrais ton derrière à tout le monde...

MARTIGNAC. — Hein ?

Mme POINSOT, *étouffant de rire.* — C'est vrai, c'est vrai !

LE DOCTEUR. — Et tout à l'heure, je le dirai à Mlle Diane Condé de la Comédie Française.

MARTIGNAC. — Au fait, quelle heure est-il ?

Il regarde sa montre. Dujardin est sur le point de partir.

BOUSSU, *le rappelant.* — Dujardin ! Et vous ? Dites-nous donc pourquoi...

DUJARDIN. — Moi, je n'ai pas de mauvais souvenirs... *(Il se dirige vers la porte, puis au moment de l'ouvrir :)* Pourtant... Attendez... Docteur, pouvez-vous m'expliquer cela ? *(Il revient.)* J'avais une dizaine d'années. Un jour, au printemps, j'ai vu dans un cerisier en fleurs... se balançant au bout d'une corde, un pendu... *(Il s'arrête un instant de parler, puis reprend :)* mon père !... Il portait un chapeau de paysan... une blouse de paysan, une culotte de bure... de paysan... des chaussures...

BOUSSU. — De paysan !

DUJARDIN. — Non... de femme !...

LE DOCTEUR. — Qu'est-ce que vous racontez ? Votre père portait des chaussures de femme, de *vraies* chaussures de femme ?

DUJARDIN. — Oh ! non, docteur... Mais, d'ailleurs, ce n'était pas mon *vrai* père... C'était un mannequin, un épouvantail, avec une pie dessus... *(Il rit.)* Oui, un épouvantail !... Épouvantable, n'est-ce pas ? Voilà pourquoi, à votre avis, je serais devenu receveur des contributions ?

LE DOCTEUR. — Pourquoi pas ? Monsieur votre père, avec ses talons hauts, sur un arbre perché, vous a peut-être donné l'idée de vous élever au-dessus de vos concitoyens !

DUJARDIN. — Avec une corde pour me pendre ?

MARTIGNAC. — Mais non ! Pour vous porter bonheur !

LE DOCTEUR. — Et depuis, vous portez autour du cou... de si jolies cravates !

DUJARDIN. — Merci, messieurs. Mais vous m'étranglez avec vos compliments. A demain.

MARTIGNAC. — Monsieur Dujardin, monsieur Feuillade, faites-moi le plaisir et faites l'honneur à Mlle Diane Condé de l'attendre. C'est pour vous qu'elle a daigné venir à Beaujac, messieurs !

DUJARDIN. — Bouh ! Je l'ai connue avant vous, votre Diane Condé !

MARTIGNAC. — Quoi ?

DUJARDIN. — Oui. Je l'ai applaudie, il y a dix ans, dans les Charentes. En ce temps-là elle chantait les chansons d'Yvette Guilbert à « la Fauvette » d'Angoulême... Elle avait des cuisses... des cuisses, messieurs !

MARTIGNAC. — Non, monsieur Dujardin.

DUJARDIN. — Comment ! Elle n'avait pas de cuisses !

MARTIGNAC. — Diane Condé n'a jamais chanté à Angoulême, ni ailleurs. Vous n'y pensez pas ! Andromaque !... Une gommeuse !... C'est grotesque !

DUJARDIN. — Vous le lui demanderez.

MARTIGNAC. — Moi ? Vous êtes fou ! J'espère bien d'ailleurs que personne ici ne lui fera cette injure... Diane ! Lever la jambe à Angoulême !... Diane ! Mais c'est tout Paris incarné... C'est la Parisienne de Becque, avec sa voilette à ramages, ses gants mauves et son ombrelle ensoleillée... Attention ! La voici, je crois !... Mais oui, c'est bien elle !... Je l'aperçois à travers les rideaux...

Tout le monde regarde vers la porte d'entrée. On voit le bec-de-cane qui bouge sans que la porte s'ouvre.

MARTIGNAC. — Mais voyons ! Que fait-elle ? *(Il se dirige vers la porte.)* Elle ne peut pas ouvrir, parbleu ! Ah ! ces portes de province !... Je vous en supplie, entrez donc chère amie !

Il ouvre cérémonieusement en s'inclinant. L'on voit dans l'encadrement de la porte Mme Dujardin. Tout le monde pousse un cri de surprise, puis les visages prennent aussitôt une expression amusée.

Mme DUJARDIN, *appelant son mari d'une voix contrainte.* — Edouard !

MARTIGNAC. — Oh !... pardon ! Ce n'est pas...

DUJARDIN. — Non. C'est ma femme !

On éclate de rire. Mme Dujardin, gênée, ne comprenant évidemment pas, reste sur le pas de la porte, où Dujardin la rejoint. Et tandis que Martignac redescend on devine que M. et Mme Dujardin se disputent. Silence gêné au cours duquel on entend les voix étouffées des Dujardin.

Mme DUJARDIN. — Je comprendrais qu'une fois en passant...

DUJARDIN. — Écoute, Françoise, je te jure...

Mme DUJARDIN, *élevant la voix.* — Mais tous les jours... tous les jours !...

DUJARDIN. — Ah ! non ! je t'en prie... hein !... pas de scandale ici !

A ce moment le Docteur se détache du groupe et s'avance vers les Dujardin.

LE DOCTEUR. — Madame Dujardin, permettez-moi de vous présenter mes hommages.

BOUSSU, *l'imitant.* — Et permettez-moi d'y joindre mes excuses.

MARTIGNAC, *de même.* — Tout ceci est ma faute... Ne grondez pas votre mari, chère madame.

Mme POINSOT, *de sa place.* — Voyons, monsieur Dujardin, vous n'allez pas laisser votre femme à la porte.

DUJARDIN. — Eh ! bien, entre ! On ne te mangera pas.

NINI. — Mais vous l'abrutissez, cette pauvre Françoise. Je vais t'expliquer.

Elle la prend par la main et l'entraîne au milieu de la scène. . .

Mme DUJARDIN. — Oui, je sais... Edouard vient de me dire que vous attendiez...

FEUILLADE. — Mlle Diane Condé.

Mme DUJARDIN. — Mais il est tard, et j'étais un peu inquiète...

LE DOCTEUR. — Les nerfs... toujours les nerfs !... Du bromure, madame, du bromure !

Mme DUJARDIN. — J'en prends.

LE DOCTEUR. — C'est bien vrai ?

Mme DUJARDIN. — Je vous le jure. Enfin, me voilà rassurée... Et je vous laisse mon mari.

LE DOCTEUR. — Permettez ! Regardez-moi franchement. Oui... l'œil est toujours joli, mais il brille mal !... *(Il tire son calepin comme s'il voulait rédiger une ordonnance.)* Bon ! J'ordonne, vous entendez bien, je vous ordonne de prendre immédiatement... une coupe de champagne !

Mme DUJARDIN, *riant.* — C'est impossible... ou alors, ce sera deux coupes !

BOUSSU. — Parbleu ! Mme Dujardin a deux yeux !

Mme DUJARDIN. — Ce n'est pas cela, monsieur Boussu ! Mais je ne suis pas seule ! Mlle Médard m'a accompagnée...

LE DOCTEUR. — Flore Médard ! Où est-elle ?... que j'y coure !

Mme DUJARDIN, *en désignant l'extérieur.* — Elle est restée à la terrasse.

Le Docteur sort.

DUJARDIN. — Tu avais amené du renfort ?

Mme DUJARDIN, *gentiment.* — Tu vois !

MARTIGNAC, *à Boussu.* — Qui est cette demoiselle ?

BOUSSU. — Flore Médard ?... Une toquée !

MARTIGNAC. — Jolie ?... Sage ?

BOUSSU. — Jolie ? heu... curieuse ! Sage ? Nécessairement, elle est sage-femme !

Entre le Docteur suivi de Flore.

LE DOCTEUR. — Est-elle obstinée ! J'ai vu le moment où j'allais être obligé d'employer les forceps pour amener cette petite fille. *(Il fait le geste d'opérer. Rires. Le Docteur prenant Flore par la main et l'amenant à Martignac pour la présenter :)* Tu ne la connais pas, Pierre Martignac ? Eh bien, salue les plus jolies mains du monde, celles qui disent : « Laissez venir à moi les petits enfants ».

Flore reste immobile et détourne les yeux. Elle paraît extrêmement gênée et confuse.

BOUSSU, *lui présentant un verre de champagne.* — A vos amours, mademoiselle !

FLORE. — Non, merci...

Mme DUJARDIN. — Acceptez, Flore. Pour une fois que ces messieurs nous invitent dans leur tripot !...

FLORE. — Non... Vraiment... Je vous remercie, Françoise, mais je ne me sens pas bien. J'ai le cœur sur les lèvres...

LE DOCTEUR. — Une chaise, Boussu !

FLORE. — C'est inutile, je préfère... Il vaut mieux que je rentre. Excusez-moi ! *(Elle court vers la porte, puis, avant de sortir, à Boussu :)* Vous me pardonnez, n'est-ce pas ?

Et elle sort.

DUJARDIN. — « Vous me pardonnez ! » Qu'est-ce qui lui prend ?

BOUSSU, *à Martignac.* — Je vous le disais : elle est toquée !

Mme DUJARDIN, *se levant.* — C'est incompréhensible ! Décidément, je vais la rejoindre.

On se précipite autour de Mme Dujardin pour l'empêcher de partir.

DUJARDIN. — De quoi te mêles-tu ?

LE DOCTEUR. — Jamais de la vie ! On vous tient, on vous garde !

BOUSSU. — Nous insistons, madame, au nom de la loi !

MARTIGNAC. — Nous sommes à vos pieds.

LE DOCTEUR. — Pourquoi partir ? C'est si gentil, si inattendu !

NINI. — Reste donc, Françoise !

Mme DUJARDIN, *gênée et confuse.* — Je vous en prie, messieurs ! Je suis confuse...

Mme POINSOT. — La pauvre ! Ils vont la dévorer ! J'espère, messieurs, qu'il en restera au moins une mèche de cheveux pour M. Dujardin !

Au milieu du désordre, entre Diane Condé dans une toilette ébouriffante. Tout d'abord elle n'est pas remarquée des personnages en scène groupés autour de Mme Dujardin.

MARTIGNAC, *faussement lyrique.* — Pas un ongle ! pas un œil pour le mari !... Nous sommes des bacchantes ! Nous sommes des ménades...

Mme POINSOT, *de son fauteuil.* — Les hommes sont des êtres charmants !

MARTIGNAC. — N'est-ce pas, madame ?

DIANE, *ironique.* — Monsieur Martignac ! *(Diane frappe du pied à deux reprises. Tous se retournent avec suprise. Elle laisse tomber simplement :)* Monsieur Martignac, j'ai très faim.

Puis elle disparaît.

LE DOCTEUR, *comme s'il applaudissait à un tour bien réussi.* — Oh ! Bravo !

Martignac, d'abord interloqué, ne sait quelle contenance prendre. Enfin, suivi de tous, à l'exception de Mme Dujardin et de Feuillade, il se précipite vers le fond.

MARTIGNAC, *appelant.* — Diane !... Ma chère amie !

BOUSSU. — Bigre !

LE DOCTEUR. — F...!

DUJARDIN. — Nom de D... !

MARTIGNAC. — N'est-ce pas ?

Ils sortent sur le trottoir d'où ils regardent s'éloigner Diane Condé. Mme Dujardin et Feuillade sont seuls à l'avant-scène.

Mme DUJARDIN. — Monsieur Feuillade, vous n'êtes pas curieux. C'est, paraît-il, une très jolie femme.

FEUILLADE. — Les mufles !

Mme DUJARDIN. — Pourquoi « les mufles ! » ? Allez donc les rejoindre !

FEUILLADE. — Oh madame ! Il est bien naturel que moi, au moins, je vous tienne compagnie.

Mme DUJARDIN, *nerveuse.* — Laissez-moi ! *(Feuillade, d'un geste vif, lui dérobe un gant. Dujardin, à la porte, a vu le geste. Mme Dujardin lui prenant le bras.)* Rendez-moi ce gant !

FEUILLADE. — A quelle messe irez-vous dimanche ?

Mme DUJARDIN. — Rendez-moi mon gant !

FEUILLADE. — J'ai soudoyé le bedeau de l'église pour qu'il place les prie-Dieu de ma famille à côté du vôtre.

Mme DUJARDIN. — Vous êtes fou ! Mon gant !

FEUILLADE. — Je vous le rendrai, mais promettez-moi de paraître en toilette de nuit à votre balcon, ce soir !

Mme DUJARDIN, *stupéfaite.* — Qu'est-ce que vous dites ? En toilette de nuit ?... *(Puis plus doucement :)* Quel enfant !

Mme Dujardin secoue la tête. Rentrent Mme Poinsot et Nini.

Mme POINSOT, *à mi-voix, désignant Feuillade.* — Pauvre garçon !... Il est fidèle, lui !

Puis entrent M. Dujardin, le Docteur et Boussu.

LE DOCTEUR. — Ce soir au Grand Hôtel, champagne général en l'honneur de Diane Condé, ordre de Martignac...

BOUSSU. — J'espère que vous en serez aussi, Feuillade.

Mme DUJARDIN, *à mi-voix.* — Acceptez, Albert !

FEUILLADE. — Merci. Vous pouvez compter sur moi.

LE DOCTEUR. — Bravo ! Mais, en attendant... *(Il imite Diane Condé :)* Monsieur Martignac !... Monsieur Martignac ! J'ai très faim !... *(Et il fait mine de sortir comme elle. Rires. Puis, se tournant vers Mme Dujardin :)* Et votre potage, chère madame ! Et le mien !

Il sort en faisant des saluts et des courbettes à la ronde.

DUJARDIN. — A demain, Boussu. Je vous apporterai « les papiers » en question...

BOUSSU. — Oh ! Cela ne presse pas.

DUJARDIN. — Si, si... Cela presse, au contraire.

BOUSSU. — Comme vous voudrez.

DUJARDIN. — Viens, Françoise !

Boussu serre les mains et sort.

FEUILLADE. — Au revoir, madame. A demain.

Mme DUJARDIN. — A demain. Au revoir, madame Poinsot.

Mme POINSOT. — Au revoir !

Mme DUJARDIN, *elle rejoint son mari.* — Tu as encore perdu, n'est-ce pas ?

DUJARDIN. — Non.

Mme DUJARDIN. — Beaucoup ?

DUJARDIN. — Je n'ai pas joué. Un instant, je te rejoins. *(Dujardin laisse sa femme à l'entrée du café et redescend vers Feuillade.)* Feuillade, donnez-moi le gant de ma femme !

FEUILLADE. — Mais...

DUJARDIN. — Vite ! *(Feuillade rend le gant. Mme Dujardin les rejoint. A Mme Poinsot :)* Adélaïde, vous mettrez le champagne à mon compte.

Mme POINSOT. — Mais, monsieur Dujardin...

DUJARDIN, *à Mme Poinsot.* — Pour me faire plaisir. *(A sa femme :)* Tiens, tu avais oublié ton gant.

Mme DUJARDIN. — Où l'as-tu trouvé ?

DUJARDIN. — Il traînait, là, sous le pied de Feuillade. *(A Feuillade :)* Venez donc, Feuillade, vous dînerez avec nous.

Ils sortent.

Mme POINSOT. — Eh bien, ma fille !

NINI. — Eh bien, ma petite !

Mme POINSOT. — Comprends-tu ce qui se passe et sais-tu ce qui se prépare ?

NINI. — Mon Dieu...

Mme POINSOT. — Ne bafouille pas ! Je vois que tu n'as pas d'opinion. Eh bien ! Permets-moi de t'ouvrir des horizons. Ecoute ! Lorsque le président Carnot vint à Beaujac pour inaugurer le pont suspendu et que le ténor Caruso chanta au théâtre municipal le grand air de *la Juive,* sais-tu ce que j'ai fait ?

NINI. — Non.

Mme POINSOT. — Le soir même, j'ai couché avec M. le maire !...

NINI. — Je ne vois pas le rapport.

Mme POINSOT. — Moi non plus, à l'époque, je ne le voyais pas.

Elle sort en examinant le cache-col qu'elle brodait.

RIDEAU

ACTE II

Le lendemain, dans l'après-midi, dans le salon des Dujardin. Style Louis XVI moderne et quelconque. Un piano avec, posé dessus, un rouet orné de rubans. Paravent japonais, tableaux et chromos représentant des scènes de genre. Bibelots de l'époque : souvenirs de l'Exposition de 1900, etc... Cuivres rustiques, étains. Sur une sellette, une potiche garnie de plantes sèches dites " monnaie du pape ". On accède aux autres pièces de l'appartement par la porte de gauche. Au fond, deux portes-fenêtres donnant sur un balcon. Celui-ci domine l'avenue principale de Beaujac. En raison de l'inauguration, il est pavoisé, comme le sont d'ailleurs toutes les fenêtres de la ville. La porte de droite s'ouvre sur le vestibule.

Au lever du rideau la pièce est vide. Mme Dujardin entre, les bras chargés de roses. Elle dépose les fleurs sur la table. Puis, inquiète, nerveuse, va, vient, s'assure qu'elle est bien seule et se dirige vivement vers la potiche garnie de « monnaie du pape ». Avec des gestes rapides et comme si elle craignait d'être prise en faute, elle ôte le bouquet et jette au fond de la potiche un billet de banque et des pièces de monnaie... Elle remet le bouquet en place, s'immobilise de nouveau et, définitivement rassurée, reprend les roses et les dispose dans une seille de cuivre. Elle chantonne mélancoliquement. Entre Clémence avec un filet à provisions.

Mme DUJARDIN. — Eh bien, Clémence ! D'où venez-vous ?

CLÉMENCE. — De prier, Madame. J'ai fait un petit détour par l'église à cause du salut du Saint-Sacrement.

Mme DUJARDIN. — Vous avez les yeux rouges.

CLÉMENCE. — L'encens me fait toujours pleurer, Madame.

Mme DUJARDIN. — Vous avez acheté un poulet ?

CLÉMENCE. — Oui. C'est M. Boussu qui l'a choisi. Et il m'a dit comme ça, en passant, que tout le monde a été très surpris de ne pas vous voir, et M. Dujardin non plus à l'inauguration du jardin public, ce matin. M. Boussu m'a demandé si Monsieur et Madame iraient au théâtre ce soir. J'ai dit que je ne savais pas.

Mme DUJARDIN. — Vous avez bien fait... Rendez-moi la monnaie !

CLÉMENCE. — Voilà. Il doit rester 8 fr. 75.

Mme DUJARDIN. — C'est bien. Allez ! Vous savez que c'est mon jour. Avez-vous pensé aux choux à la crème ? *(Clémence pousse un soupir.)* Mais enfin, qu'est-ce qui ne va pas, Clémence ?

CLÉMENCE. — Je suis malheureuse, Madame !

Elle sort.

Mme Dujardin hausse les épaules, puis, après avoir jeté un coup d'œil autour d'elle, elle se dirige vers la potiche garnie de monnaie du pape. Elle retire le bouquet, jette la monnaie que Clémence lui a rendue dans la potiche et remet tout en ordre. Dujardin entre brusquement. Mme Dujardin tressaille.

DUJARDIN. — Oh ! cette cravate ! Cette garce de cravate !

Mme DUJARDIN. — Tu sors ?

DUJARDIN. — Non. J'attends mon père.

Mme DUJARDIN. — Ton père doit venir ? Pourquoi ?... Tu as besoin d'argent ?

DUJARDIN, *frappant du pied.* — Veux-tu me nouer ma cravate, oui ou non ?

Mme DUJARDIN, *lui nouant sa cravate.* — Oui... Oui...

DUJARDIN. — Mais ne me serre donc pas comme ça ! Alors, toi aussi, tu veux m'étrangler ?

Mme DUJARDIN. — Qu'est-ce que tu dis ?

DUJARDIN. — Rien.

Mme DUJARDIN. — Combien as-tu perdu hier ?

Dujardin ne répond pas et, pendant que sa femme lui noue sa cravate, il tire le journal de sa poche et dit à haute voix.

DUJARDIN. — Tiens ! C'est pour ce soir !

Mme DUJARDIN. — Quoi donc ?

DUJARDIN. — La comète... Cette comète de Halley qui ne passe que tous les soixante-dix ans. L'abbé Moreux annonce que, si le temps est clair, on la verra à la nuit tombée, à 21 h. 37, heure astronomique.

Mme DUJARDIN. — Ah ?

DUJARDIN. — Ça ne t'intéresse pas ?

Mme DUJARDIN. — Mais si.

DUJARDIN. — Oh ! toi... A part l'affaire Stenheil, rien ne te passionne.

Un silence.

Mme DUJARDIN. — Combien as-tu perdu hier ?

DUJARDIN. — Cette comète, c'est peut-être un heureux présage.

Mme DUJARDIN. — Peut-être...

DUJARDIN. — Quelque chose comme l'étoile de Bethléem... Qui sait ?

Mme DUJARDIN. — Espérons-le !

DUJARDIN. — Soixante-dix ans ! L'âge de mon père ! Cette andouille était peut-être suspendue au-dessus de son berceau.

Mme DUJARDIN. — Oui. *(Un temps.)* Édouard, combien as-tu perdu hier ?

DUJARDIN, *se dégageant.* — Le nœud est fait ? Rien ne va plus ! A tout à l'heure !

Il l'embrasse sur le front.

Mme DUJARDIN, *touchante.* — Édouard, pourquoi ne me dis-tu pas la vérité, à moi ?

DUJARDIN. — Je t'ai dit et je te répète que je n'ai pas touché une carte depuis huit jours.

Mme DUJARDIN. — Alors, je ne comprends pas ce que tu as.

DUJARDIN. — Moi non plus.

Mme DUJARDIN. — Depuis hier, tu es d'une humeur massacrante. Au dessert, tu as giflé Simon à deux reprises, et le petit ne t'avait rien fait... Aujourd'hui, ton fils est malade. *(Dujardin ne répond pas.)* Je ne sais pas si les étrangers t'ont fait quelque chose, mais en tout cas, ce n'est pas une raison pour te venger sur les tiens.

DUJARDIN. — Les étrangers ! Que veux-tu que me fassent les étrangers ?... Je me fiche des étrangers ! Décidément, vous me prenez tous pour un pauvre bougre, un faiblard, une chiffe !

Mme DUJARDIN. — Ne crois pas ça. Je sais ce que tu vaux, mais nous n'étions pas faits pour la vie de Beaujac.

DUJARDIN, *s'exclamant.* — Ah ! la la !... la vie de Beaujac ! Alors pour toi, la vie de Beaujac, c'est la vie de casseur d'assiettes, la vie mondaine, la vie cascadeuse, et tu t'y sens déplacée. Tu as la nostalgie des vaches que tu pourrais traire, et tu t'imagines que je regrette, moi, le purin où mon père navigue dans ses deux sabots ? Tu aimes mieux tes moutons, hein ?... Bêe ! bêe !...

Mme DUJARDIN. — Je n'aime pas Beaujac, et Beaujac ne nous aime pas...

DUJARDIN. — Allons donc ! tout le monde raffole de toi ici !

Mme DUJARDIN. — On ne m'estime pas.

DUJARDIN, *la regardant dans les yeux.* — Tu es malheureuse, Françoise ?

Mme DUJARDIN. — Je ne suis pas particulièrement heureuse, Édouard.

DUJARDIN. — Mais, où diable le serais-tu heureuse, malheureuse !

Mme DUJARDIN. — Ailleurs.

DUJARDIN. — Avec moi ?

Mme DUJARDIN. — A Paris.

DUJARDIN, *riant.* — A Paris, tous les deux !...

Mme DUJARDIN, *dolente.* — Oui. C'est à Paris qu'il fallait aller. A Paris, où nous n'aurions connu personne. A tout prendre, puisque tu voulais quitter le pays, j'aurais préféré aller plus loin. J'ai bien réfléchi, tu sais. Le soir, tu m'en donnes le temps. Je ne te reproche rien. Tu fais ce que tu veux... Mais ici, c'est l'asphyxie... tu ne trouves pas ?

Un silence.

DUJARDIN. — Feuillade te prête des livres.

Mme DUJARDIN. — Oui, Feuillade me prête des livres. Je m'ennuie tellement !... Toi, évidemment, tu t'amuses.

DUJARDIN. — Je m'amuse...

Mme DUJARDIN. — Tu essaies, du moins. Pourquoi es-tu allé au Grand Hôtel, hier soir ? Je t'avais demandé de rester près de moi.

DUJARDIN. — Pour te voir faire ta Mater Dolorosa ? Merci !

Mme DUJARDIN. — Tu deviens méchant, Édouard.

DUJARDIN. — Méchant ? *(Un temps.)* Non. Je ne suis pas méchant.

Mme DUJARDIN. — Édouard, tu m'as fait passer une nuit abominable. Non content d'être rentré à deux heures du matin, tu t'es jeté tout habillé sur le lit. Et lorsque tu t'es enfin couché, tu t'es levé pour aller Dieu sait où ! Quelle pantomime !

DUJARDIN. — Je ne pouvais pas dormir.

Mme DUJARDIN. — Il fallait me parler, te serrer contre moi.

DUJARDIN. — J'avais chaud et tu étais brûlante.

Mme DUJARDIN. — Où as-tu été ?

DUJARDIN. — Dans le jardin, prendre l'air...

Mme DUJARDIN. — En chemise.

DUJARDIN. — En chemise. *(Mme Dujardin rit.)* Ne ris donc pas comme une imbécile !

Mme DUJARDIN. — Avoue qu'il y a de quoi ! *(Bruit de vaisselle cassée.)* Tiens, c'est Clémence qui casse la vaisselle. Je ne sais pas ce qu'elle a ce matin. Je crois que cette gamine a perdu la tête, elle aussi.

DUJARDIN, *inquiet.* — Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

Mme DUJARDIN. — Cette Diane Condé a tourné la boule à tout le monde. *(Dujardin, gêné, garde le silence.)* Est-elle jolie, au moins ?

DUJARDIN. — Jolie ? Une madone ! Et coquine avec ça !... Ah ! tu te plaignais des assiduités de ces messieurs !... Rassure-toi ! Je crois bien qu'hier soir ils t'ont complètement oubliée !

Mme DUJARDIN. — A ce point-là ?

DUJARDIN. — Ma pauvre, si tu les avais vus ! Le docteur Laborderie voulait l'ausculter de force. On a transporté Boussu ivre-mort dans l'omnibus de l'hôtel et il a passé la nuit Dieu sait où ! Martignac, jaloux comme un tigre, a déchiré la guimpe de Mme Laborderie, qui s'est vengée en giflant son mari. Et, après la noce, toute la jeunesse de Beaujac, accrochée dans les platanes, attendait que la belle Andromaque lui fasse l'aumône de se déshabiller la fenêtre ouverte.

Mme DUJARDIN. — Et voilà pourquoi tu ne pouvais pas dormir ?

DUJARDIN. — Permettez, madame Dujardin ! Quand on ressemble à André Brûlé.

Mme DUJARDIN. — Quoi ?

DUJARDIN. — Diane Condé prétend que je ressemble à André Brûlé, madame. Au jeune premier le plus beau de Paris.

Mme DUJARDIN, *riant.* — Mazette ! Quelle conquête !

DUJARDIN. — Hein ? Crois-tu !

Mme DUJARDIN, *d'un ton enjoué.* — Mais qu'ont-elles donc de plus que nous, ces grandes actrices, pour vous tirer du lit conjugal en pleine nuit ?... Ah ! tu devais être joli, en chemise, au clair de lune, au milieu du jardin !... Dommage qu'elle ne t'ait pas vu, ton Andromaque ! *(Elle rit.)* Embrasse-moi ! *(Ils s'embrassent.)* Combien as-tu perdu, hier ?

DUJARDIN. — 6.300 francs.

Mme DUJARDIN. — Menteur ! Ah ! Tu as bien raison de te moquer de moi. Je suis une cruche !... une cruche !

Elle l'embrasse. Entre Clémence.

CLÉMENCE. — Madame ! Simon ne veut pas prendre son antipyrine.

Mme DUJARDIN, *précipitamment.* — J'y vais.

Elle sort. Clémence se dispose à partir. Dujardin la rappelle.

DUJARDIN. — Clémence ! *(Clémence s'arrête sans regarder Dujardin.)* Donnez-moi donc un coup de brosse dans le dos ! *(Clémence passe dans le vestibule, revient avec une brosse et brosse Dujardin.)* Dites-moi, Clémence ! *(Pas de réponse. Dujardin continue :)* M'avez-vous amidonné une chemise blanche pour ce soir ? *(Pas de réponse.)* Mais répondez donc, nom de D... !

Clémence se plante devant lui et répond simplement :

CLÉMENCE. — Oui.

DUJARDIN. — Tenez, voilà un louis. Vous en ferez ce que vous voudrez.

Clémence le prend et le pose sur la table avec dédain. Elle sort. Dujardin va reprendre le louis lorsque paraît Mme Dujardin avec Simon.

Mme DUJARDIN. — Le pauvre chou ! Regarde cette petite figure !... Embrasse ton papa, mon chéri !

Simon ne bouge pas. Mme Dujardin tire son fils vers Dujardin.

DUJARDIN. — C'est ça... Faisons la paix !

Simon ne répond pas.

SIMON, *remarquant le louis sur la table.* — Oh ! maman ! un louis d'or !

Mme DUJARDIN. — Tiens ? *(A Dujardin :)* Ramasse-le !... Ne le laisse pas traîner.

DUJARDIN. — Non, prends-le, Françoise ! Je te le donne.

Mme Dujardin ramasse le louis sans rien dire.

DUJARDIN, *à Simon.* — Alors, bien vrai, Momon, tu ne veux plus jamais embrasser ton petit papa ?

SIMON. — Pas aujourd'hui.

Dujardin le gifle.

DUJARDIN. — Attrape !

Mme DUJARDIN. — Oh ! Edouard ! Il est malade !

DUJARDIN. — Et moi j'ai besoin de tendresse. *(Il va sortir, mais il réfléchit et fouille dans les poches de son gilet.)* Allons bon ! Il faut que je redescende au bureau, je n'ai pas un sou sur moi...

Mme DUJARDIN, *lui tendant le louis.* — Prends !

DUJARDIN. — Fais-moi penser à te le rendre.

Et il sort.

Mme DUJARDIN. — Pourquoi n'as-tu pas voulu embrasser ton père ?

SIMON. — Depuis hier il me fait peur.

On sonne.

Mme DUJARDIN. — Oh ! vous deux, vous me rendrez folle !

Clémence entre.

CLÉMENCE. — Madame, c'est le docteur.

Entre le docteur.

LE DOCTEUR. — Chère et jolie madame... Je vous présente mes hommages !

Il lui baise les mains avec insistance.

Mme DUJARDIN. — Bonjour, docteur.

LE DOCTEUR, *gardant dans les siennes les mains de Mme Dujardin.* — Oh ! oh ! comme ces belles mains sont fiévreuses... *(A Simon :)* Qu'est-ce que tu fais là, garnement ? *(Puis, brusquement, à Mme Dujardin :)* Déshabillez-vous !

Mme DUJARDIN, *riant.* — Vous n'y êtes pas du tout, docteur... Ce n'est pas pour moi. C'est Simon qui est souffrant.

LE DOCTEUR, *égrillard.* — Ah ? Tant pis !... Je serai privé de dessert, voilà tout ! *(A Simon, brusquement :)* Tire-moi la langue, gamin ! Bien. Donne-moi la main ! *(Il lui tâte le pouls.)* Le pouls est parfait. Veux-tu te battre avec moi.

SIMON. — Oui.

LE DOCTEUR. — Alors, tombons la veste... As-tu bon appétit ?

SIMON. — Oui, m'sieu !

LE DOCTEUR, *à Mme Dujardin.* — Va-t-il régulièrement ?

Mme DUJARDIN. — Il va.

Le Docteur ausculte Simon.

LE DOCTEUR. — Alors, que demande le peuple ? *(A Simon :)* Ah ! tu es bien le fils de ta mère, toi ! Il a votre cœur, madame. Et il a... Tenez, il a cette courbe du dos, cette inflexion des hanches. En un mot, il a votre superbe cambrure.

Il caresse le dos de l'enfant puis celui de Mme Dujardin.

Mme DUJARDIN. — A-t-il aussi mes réflexes ?

Elle lui donne sur les doigts.

SIMON. — M'sieu, vous m'aviez dit qu'on se battrait. L'épaule droite ! L'épaule droite !

LE DOCTEUR. — Assez ! Comme il est nerveux !

Mme DUJARDIN. — Ce matin, il m'a fait une poussée de fièvre. Il se plaignait d'une sorte de poids sur la poitrine.

SIMON. — Oui. Comme un genou, là. J'étouffais.

Un silence.

LE DOCTEUR. — Écoute, mon petit garçon ! Il ne faut plus venir au café avec papa, tu es trop jeune.

SIMON. — Puisque je n'ai rien bu.

LE DOCTEUR. — Raison de plus. As-tu eu des cauchemars ?

SIMON. — Je ne sais pas. Je ne pouvais pas dormir.

Silence.

LE DOCTEUR. — Va jouer avec Popaul.

Mme DUJARDIN. — Votre fils vous a accompagné ?

LE DOCTEUR. — Il m'attend dans le jardin.

SIMON, *emportant son veston.* — A nous deux.

Mme DUJARDIN. — Et ne piétinez pas les fleurs. *(Simon sort en trombe.)* Alors, docteur ?

LE DOCTEUR. — Madame, cet enfant ne guérira jamais.

Mme DUJARDIN. — Que dites-vous ?

LE DOCTEUR. — Je dis que cet enfant ne guérira jamais, parce qu'il n'est pas malade.

Mme DUJARDIN. — Pourtant, docteur.

LE DOCTEUR. — C'est vous, madame, qui êtes nerveuse, trop, beaucoup trop nerveuse. Ah ! je les connais, les mamans... A la moindre contrariété, au moindre souci, on prend le grand bébé dans ses bras, on le serre contre sa poitrine, on l'étouffe de baisers et de caresses. Résultat ? C'est comme si vous ficeliez votre enfant avec une pelote de nerfs... Après ça, comment voulez-vous qu'il n'ait pas de cauchemars, le malheureux !

Mme DUJARDIN. — Je vous assure bien, docteur...

LE DOCTEUR. — Non. Vous ne me convaincrez pas avec cette bouche qui tremble.

Mme DUJARDIN. — Ma bouche tremble ?

LE DOCTEUR. — Comme une rose. Ah ! chère madame, il y aurait pourtant un remède à tout cela !

Mme DUJARDIN. — Lequel ?

LE DOCTEUR. — Mon Dieu, pour épargner les petits, il ne faudrait pas craindre d'énerver les grands... Et si l'ami Dujardin est fatigué de faire vibrer la harpe... la harpe harmonieuse que vous êtes...

Mme DUJARDIN. — Docteur, remettez votre veston !

LE DOCTEUR, *remettant son veston.* — Ah ! la médecine ! quel métier !...

Mme DUJARDIN. — Comment va Mme Laborderie ?

LE DOCTEUR. — Mme Laborderie n'est jamais malade. Alors...

Mme DUJARDIN. — Alors ?

LE DOCTEUR. — Alors, je n'y touche pas.

Mme DUJARDIN. — Quel homme !

LE DOCTEUR. — C'est vous qui n'êtes pas ordinaire. Quand je pense au temps où je vous ai soignée pour les oreillons...

Mme DUJARDIN. — Depuis, docteur, on a fait ses classes ! Et quand on s'est frotté pendant dix ans à la haute société beaujacoise, il n'y a pas à dire... on a de l'éducation !

Le Docteur se dirige vers la porte de sortie puis, saluant très bas :

LE DOCTEUR. — Madame, je suis un cornichon !

Mme DUJARDIN. — Au fait, docteur, comment trouvez-vous cette Diane Condé ?

Elle rejoint le Docteur en riant et ils sortent en disant :

LE DOCTEUR. — Peuh !... Et votre mari, comment la trouve-t-il ?

Mme DUJARDIN. — Assez coquine.

Simon et Popaul entrent par la gauche.

POPAUL. — Où est-ce qu'il est ?

SIMON, *désignant un sabre de cavalerie accroché au mur.* — Regarde ! *(Chantant :)* Voici le sabre, le sabre, le sabre de mon père !

POPAUL. — Il coupe ?

SIMON. — Je te dis qu'il vous coupera la tête à tous.

POPAUL. — Penses-tu, bébé ! Ici personne n'a peur du « Valet de la Piquette ».

SIMON, *menaçant.* — Répète !

POPAUL, *faisant front.* — Le « Valet de la Piquette. » C'est comme ça qu'on appelle ton père à Beaujac. Et ta mère c'est la « Receveuse des Déclarations », mon vieux.

SIMON. — Et la tienne, sale cafard, on l'appelle la « Polka des Cuissots » et ton père c'est le « Docteur Tripote ».

POPAUL. — Qu'est-ce que ça veut dire ?

SIMON. — Ça veux dire que je vais te flanquer une tripotée.

Il se rue sur Popaul, le renverse. Popaul s'agrippe à la sellette qui supporte le vase contenant le bouquet de monnaie du pape. Le vase se brise, répandant un flot de pièces d'or et de billets de banque. Les deux enfants se relèvent et constatent les dégâts avec stupéfaction.

POPAUL. — Des louis d'or ! Des billets de banque !

SIMON. — Tais-toi ! Cavalons-nous !

Ils sortent en courant. Entre Clémence.

CLÉMENCE, *devant le désastre.* — Jésus !

Entre Mme Dujardin.

Mme DUJARDIN. — Décidément, aujourd'hui vous n'en faites pas d'autres... avec vos mains de beurre.

CLÉMENCE. — Ce n'est pas moi, Madame.

Mme DUJARDIN. — C'est bon. Aidez-moi vite à ramasser tout ça. *(Elles ramassent l'argent.)* Dans quoi allons-nous le mettre ? Otez votre tablier et donnez-le moi !

CLÉMENCE. — Le voici, Madame. Et si Madame veut le garder...

Mme DUJARDIN. — Vous me rendez votre tablier, Clémence ? Pourquoi ? A cause de la potiche ?

CLÉMENCE. — Oh ! Une potiche de plus ou de moins ! Est-ce que ça compte. Je paierai, Madame. C'est toujours moi qui paie les pots cassés.

Mme DUJARDIN. — Je ne comprends pas.

CLÉMENCE. — Je sens bien, madame, que tout va recommencer ici comme chez le docteur Laborderie. Je n'ai pas de chance !

Mme DUJARDIN. — Clémence ! Que voulez-vous dire ? Est-ce que mon mari... dans la nuit ?

CLÉMENCE. — Oui, Madame ! Oh ! je l'ai chassé, Madame, je vous le jure. Mais il reviendra. Ils reviennent toujours. La première fois, ils ont peur, mais après...

Mme DUJARDIN. — Après ?

CLÉMENCE. — Après, je confesse tout à Madame, et je m'en vais !

Mme DUJARDIN. — Vous me jurez, Clémence qu'il ne s'est rien passé de... enfin...

CLÉMENCE. — Oh ! Madame ! Je m'en souviendrais !

Mme DUJARDIN. — Vous êtes une brave fille, Clémence. Monsieur, cette nuit, n'était pas dans son état normal. Il ne faut pas lui en vouloir.

CLÉMENCE. — Oh ! si vous l'aviez vu, il vous aurait fait pitié, Madame.

Mme DUJARDIN. — Oubliez cela, Clémence. Je me charge d'arranger les choses... Ah ! gardez également pour vous l'histoire de la potiche.

CLÉMENCE. — Oui, Madame. Mais j'ai bien compris, allez ! Toutes les femmes ont leur petite tirelire cachée. Mme Laborderie, elle, c'était pour ses petits voyages à Paris avec M. Martignac.

Elle se dirige vers la porte.

Mme DUJARDIN. — Où allez-vous ?

CLÉMENCE. — Je vais faire mes paquets.

Mme Dujardin. — Mais puisque je vous garde.

Clémence. — Non, Madame. Je m'en vais. M. le Curé cherche une servante. Que voulez-vous, le Bon Dieu a des anges pour le servir. M. le Curé est tout seul, lui.

Mme Dujardin. — Vous êtes folle !

Clémence. — Non, Madame. Je suis malheureuse.

Elle sort.

Mme Dujardin, *essayant de la rattraper.* — Clémence !

Puis elle se laisse tomber dans un fauteuil et pleure dans le tablier de la bonne. Entre Boussu sans être vu de Mme Dujardin.

Boussu. — Mes hommages, madame ! *(Mme Dujardin sursaute, dépose le tablier de la bonne auprès d'elle et se lève, très gênée.)* Pardonnez-moi ! Je n'ai trouvé personne. D'ailleurs, je ne fais que passer. Dujardin n'est pas là ?

Mme Dujardin. — Non, monsieur Boussu.

Boussu, *s'inclinant.* — Dans ce cas...

Mme Dujardin. — C'est important ?

A ce moment Simon ouvre la porte et lance à deux reprises :

Simon. — L'épaule droite ! L'épaule droite !

Puis il disparaît. Boussu change d'expression et devient nerveux.

Mme Dujardin. — Simon ! Que dit-il ? L'épaule droite...

Boussu, *sur un ton de commandement, mais rageur.* — Arme sur l'épaule droite ! Laissez-le donc ! Votre gamin joue au soldat. *(Gêné :)* Viendrez-vous au théâtre, ce soir ?

Mme Dujardin, *agacée.* — Non. Peut-être... Je ne sais pas.

Boussu. — Madame, je vous plains.

Mme Dujardin, *se ressaisissant.* — Mais... je ne suis pas à plaindre, monsieur Boussu. De quel droit ?

Boussu. — Je sais : vous ne m'aimez pas. Un homme a rarement la réputation qu'il mérite, mais il a toujours la réputation qu'on lui fait. Ainsi, moi, on ne m'aime pas à Beaujac. *(Silence.)* Je passe pour une crapule. On est toujours la crapule de quelqu'un. Je ne voudrais pas être la vôtre.

Mme Dujardin. — J'espère que vous ne faites rien pour cela.

Boussu. — Bien sûr. Bien sûr. Mais écoutez-moi bien. Si l'occasion se présentait je suis capable de faire pour vous, pour vous seule, beaucoup de choses.

Mme Dujardin. — Pour moi seule ? Je ne comprends pas.

Boussu. — Je suis votre ami, madame Dujardin.

Mme Dujardin, *ironique.* — Mais, de mon côté, monsieur Boussu, je vous prie bien de croire à l'assurance de mes sentiments les meilleurs.

Boussu, *furieux.* — Soyez bon ! J'attends Dujardin à mon étude. Dites-le-lui.

A ce moment, entre Flore Médard. Elle est stupéfaite en voyant Boussu.

Flore. — Ah !

Boussu prend congé, puis, à Flore :

Boussu. — Je vous baise les mains, mademoiselle.

Il sort en ricanant. Flore est clouée sur place.

Mme Dujardin. — Décidément, ma petite Flore, ce M. Boussu vous paralyse. Hier, il vous a fait fuir du café de la Pyramide ; aujourd'hui...

Flore, *les poings crispés et frappant nerveusement sur l'épaule de Mme Dujardin.* — Aujourd'hui je le déteste ! Je le déteste !

Mme Dujardin. — Que vous a-t-il fait ?

Flore. — Il m'a fait... Il m'a fait que cette nuit je suis devenue sa maîtresse !

Mme Dujardin. — Flore, ce n'est pas vrai !

Flore. — Taisez-vous, malheureuse ! Je l'adore ! Embrassez-moi, Françoise ! Oh si ! embrassez-moi ! Comment le trouvez-vous ? Il n'est pas beau, hein ? Mais avez-vous remarqué ses mains ? Il a des mains de prince. Oh ! si ça se savait dans ce Beaujac où personne ne m'aime !...

Mme Dujardin. — Alors, c'est sérieux ? Qu'allez-vous faire ?

Flore. — Voyons, Françoise, un homme qui rédige des contrats de mariage toute la sainte journée le sait mieux que personne.

Mme Dujardin. — Les hommes sont bizarres. Dieu sait ce qui les trouble et les fait agir.

Flore. — Les hommes ne sont pas bizarres. Ils sont timides, ma chère... comme nous. Mais qu'ils aient un verre de champagne dans le coco, un petit clair de lune dans les cheveux, et hop ! ils entrent par la fenêtre, et nous les retrouvons dans notre lit.

Mme Dujardin. — Ce n'est pas toujours si simple ! Ils se vengent souvent sur d'autres femmes de n'avoir pas celles qu'ils désirent. On m'a dit que cette Diane Condé leur a fait littéralement perdre la boussole...

Flore. — Mais je m'en moque ! Mais tant mieux ! Et si c'est à cette théâtreuse que je dois mon Armand, je vais lui envoyer des fleurs, moi.

Mme Dujardin. — Qui sait ? M. Boussu était peut-être sincère ?

Flore. — Peut-être sincère ! Peut-être ? J'en étais sûre, Françoise, vous n'aimez pas Armand !

Mme Dujardin. — Mais, Flore...

Flore. — Oh ! c'est bien féminin... Tous ces messieurs vous font la cour. Je sais bien que vous ne voudriez pas de Boussu pour cirer vos souliers, mais qu'il vous préfère une pauvre fille de sage-femme, ça vous humilie un peu... Ça aussi, c'est bien féminin ! Sincère ! L'êtes-vous avec vous-même ? Moi, il y a longtemps que j'ai compris que vous aimiez Albert Feuillade.

Mme Dujardin. — Taisez-vous, Flore !

Flore. — Sincère ?... Armand est franc comme l'or. Et déjà il ne me cache rien. Qu'est-il venu faire ici tout à l'heure ?

Mme Dujardin. — Mais rien. Il voulait voir mon mari.

Flore. — Eh bien, il m'a dit, à moi, qu'il avait gagné 6.300 francs au baccara à M. Dujardin hier après-midi.

Mme Dujardin. — 6.300 francs ?

Flore. — Une fortune ! Vous ne le saviez pas ?

Mme Dujardin. — Mais si, bien sûr ! Edouard me l'avait dit. J'avais cru qu'il plaisantait.

Flore. — Pauvre Françoise ! 6.300 francs ! Où les trouverez-vous ? Voulez-vous que je parle à Armand ? Je le peux, maintenant !

Mme Dujardin. — Ah ! ça... je vous le défends bien, par exemple !

Flore. — Comme il vous plaira, Françoise. Vous êtes fâchée ?

Mme Dujardin. — Non, non...

Flore. — J'avais pensé que ce serait gentil de

mettre nos petits secrets en commun, d'en parler ensemble... On s'ennuie tellement à Beaujac !

Mme DUJARDIN. — Je n'ai pas de secrets.

FLORÉ. — Pas encore, mais...

Mme DUJARDIN. — Et si vous voulez que nous restions amies vous garderez vos secrets pour vous.

Simon entre.

SIMON. — Maman, il y a M. Feuillade dans l'entrée.

FLORÉ. — Voilà !... Je me sauve par le jardin.

Mme DUJARDIN. — Restez donc !

FLORÉ, *avec intention.* — Non, non ! Chacun pour soi et Dieu pour tous ! Adieu, Françoise !

Mme DUJARDIN, *seule.* — 6.300 francs ! 6.300 francs ! *(Elle cache le tablier de la bonne et l'argent qu'il contient sous un coussin du fauteuil, puis se dirige vers la porte et appelle Feuillade :)* Monsieur Feuillade !

Entre Feuillade.

FEUILLADE. — J'arrive trop tôt ? Excusez-moi, mais je n'ai trouvé personne pour m'annoncer.

Mme DUJARDIN. — Oui. Clémence est dans sa chambre. Elle me quitte.

SIMON. — Maman, c'est moi qui ai cassé la potiche.

Mme DUJARDIN. — C'est toi ?

SIMON. — Mais je n'ai rien pris.

Mme DUJARDIN, *vivement.* — Tais-toi ! Asseyez-vous, monsieur Feuillade !

SIMON. — Je peux aller dire à Clémence de ne pas partir ?

Mme DUJARDIN. — Reste avec nous !

Simon s'assied sur un tabouret aux pieds de sa mère.

FEUILLADE. — Je ne suis pas importun ?

Mme DUJARDIN. — C'est très reposant de vous voir aujourd'hui.

FEUILLADE. — Merci, madame. *(Puis, à voix basse :)* Écoutez, Françoise...

Mme DUJARDIN. — Chut !

Un long silence. Feuillade veut parler. Mme Dujardin, derrière le dos de Simon, lui fait signe de se taire. Impatience muette de Feuillade qui finit par tirer un papier de sa poche, y écrit un mot, le glisse dans un des livres qu'il apporte et tend le tout à Mme Dujardin.

FEUILLADE. — Je me suis permis de vous apporter encore quelques livres. Vous verrez, celui-ci est écrit avec beaucoup d'âme. C'est très passionné, mais c'est sincère, je vous le jure !

Mme Dujardin lit le billet, le remet dans le livre et rend le tout à Feuillade en souriant tristement.

Mme DUJARDIN. — Je vous remercie. Je l'ai déjà lu... avant-hier.

FEUILLADE, *prenant un autre papier et s'apprêtant à écrire un autre mot.* — Alors, peut-être que celui-ci vous intéressera davantage.

Mme DUJARDIN. — Je vous en prie... A quoi bon ? Vous savez bien que tous vos livres se ressemblent.

FEUILLADE. — Prêtez-moi donc celui que avez lu cette nuit ?

Mme DUJARDIN. — Pourquoi ?

FEUILLADE. — Parce que j'aime les histoires émouvantes, les romans qui font pleurer... Vous pleuriez cette nuit à votre balcon.

Mme DUJARDIN. — Taisez-vous !

FEUILLADE. — Vos yeux sont encore rouges, Françoise.

Mme DUJARDIN. — Monsieur Feuillade...

SIMON. — Qui t'a fait pleurer, maman ?

Mme DUJARDIN. — Mais, mon chéri, crois-tu que je ne sois pas assez grande pour pleurer toute seule ? *(A Feuillade :)* Vous êtes ridicule !

FEUILLADE. — Pardonnez-moi, Françoise ! Mais pourquoi refusez-vous de voir la vie comme elle est ?

Mme DUJARDIN. — La vie comme elle est n'est pas un spectacle pour les enfants. Va jouer, Simon, va ! *(Simon se dirige vers la porte. Avant de sortir il regarde tour à tour sa mère et Feuillade. Un silence.)* Albert ! Combien avez-vous donné au bedeau pour qu'il place votre prie-Dieu à côté du mien ? *(Feuillade ne répond pas.)* Vous lui donnerez le double pour remettre les choses en place. Vous le ferez ?

FEUILLADE. — Oui, Françoise.

Mme DUJARDIN. — Je veux bien tolérer certaines choses, mais ce n'est pas à vous de le souligner.

FEUILLADE, *surpris et joyeux.* — Vraiment, Françoise !... Vous voulez bien tolérer ? Mais c'est la première fois que vous le dites !

Dujardin entre en coup de vent. Il est très préoccupé. Il s'arrête au milieu de la pièce, puis remarque Feuillade et sa femme.

DUJARDIN. — Déjà là, Feuillade ? *(A sa femme, tout en frappant amicalement l'épaule de Feuillade :)* Il est gentil. Alors, vous partez demain ? A midi quarante-cinq sans doute ? Veinard ! Vous voyagerez sans doute avec Diane Condé ? *(A sa femme :)* Mon père vient d'arriver. Je descends au bureau. Il m'attend.

Mme DUJARDIN. — Tu as besoin de ton père ?

DUJARDIN, *nerveux.* — Non.

Il sort.

Mme DUJARDIN. — Je viens.

Elle s'apprête à le suivre. Feuillade la retient.

Mme DUJARDIN, *dans un cri.* — Ne me touchez pas !

FEUILLADE. — Pardon.

Mme DUJARDIN, *calmée.* — Savez-vous ce qu'il va faire ? Il va essayer d'emprunter 6.300 francs à son père. 6.300 francs qu'il a perdus hier au baccara. Vous le saviez ? Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit ?

FEUILLADE. — Oh ! Françoise ! Moi ? Mais j'aurais été le dernier...

Mme DUJARDIN. — Oui, Édouard a raison : vous êtes gentil. *(Un temps.)* Pourtant, si vous saviez !...

FEUILLADE. — Qu'y a-t-il, Françoise ?

Mme DUJARDIN. — Rien. Je crois que je n'aime plus mon mari. Il me semble que je ne pourrai plus coucher près de lui sans qu'au moment de m'endormir un sursaut me réveille. Mon lit est au bord d'un gouffre, comme dans les rêves. Vous me comprenez, n'est-ce pas ?

FEUILLADE, *s'approchant d'elle.* — Comme vous êtes nerveuse !

Mme DUJARDIN, *vivement.* — Restez où vous êtes !

FEUILLADE. — Mais qu'y a-t-il, qu'avez-vous ? Que s'est-il passé cette nuit ?

Mme DUJARDIN. — Rien... rien... Rien de plus sans doute que les autres nuits.

FEUILLADE. — Vous tremblez, vos mains tremblent. Votre bouche...

Mme Dujardin, *avec éclat.* — Ma bouche ? Quoi, ma bouche ? Mais embrassez-moi, embrassez-moi donc ! Vous voyez bien que je n'en peux plus ! *(Feuillade court vers elle, mais Mme Dujardin se dégage rapidement et, avant que Feuillade ait pu l'embrasser :)* Non ! Je vous en supplie, laissez-moi !

Feuillade. — Françoise !

Mme Dujardin. — Pauvre garçon ! *(Et Mme Dujardin, brusquement détendue, s'approche de Feuillade, lui prend la tête et le baise sur la bouche. En aparté :)* On s'en fait un monde, et c'est si facile !

Mme Dujardin se lève. Ils se regardent longuement. Entre Clémence.

Clémence. — Madame, il n'y a plus de thé !

Mme Dujardin. — Tant mieux ! Nous boirons du champagne.

Clémence. — Du champagne ! A 6 heures de l'après-midi ? Mais ça ne se fait pas, Madame...

Mme Dujardin. — Faites-vous toujours ce qui se fait, vous ?

Clémence. — Non, Madame.

Mme Dujardin. — Alors, du champagne. *(Clémence sort. A Feuillade :)* Elle vous plaît ?

Feuillade. — Qui ?

Mme Dujardin. — La maîtresse de mon mari, Clémence !

Feuillade. — Comment ! M. Dujardin... Non ?

Mme Dujardin. — Pourquoi pas ? C'est si facile.

Feuillade. — Mais en êtes-vous bien sûre ?

Mme Dujardin. — Assez pour faire ce qui me plaira désormais...

Feuillade, *avec une nuance de reproche.* — Je ne vous reconnais plus, Françoise.

Mme Dujardin. — N'est-ce pas ? Je suis folle. Folle et joyeuse ! Tout à l'heure, sans s'en douter, ils boiront tous du champagne à nos amours. Oui, du champagne... J'éprouve un tel besoin de voir déborder quelque chose ! *(Elle rit. Feuillade est un peu gêné de ce brusque changement.)* Albert, êtes-vous toujours décidé à rentrer demain à Paris ?

Feuillade. — Maintenant, je ne sais plus. Pourquoi, Françoise ?

Mme Dujardin. — Pourquoi ? Qu'il est bête ! *(Un temps.)* Albert, emmenez-moi à Paris avec vous.

Feuillade. — Demain ?

Mme Dujardin. — Eh bien, oui ! demain. Vous hésitez ?

Feuillade. — Non, mais...

Mme Dujardin. — Quoi ? Je veux croire, Albert, qu'un excès de bonheur vous paralyse.

Feuillade. — Ne plaisantez pas. Je m'en voudrais, Françoise, de profiter abusivement de votre colère, de votre désespoir. Vous comprenez ?

Mme Dujardin. — Oui. En somme, vous demandez à réfléchir ?

Feuillade. — Ne me taquinez pas.

Mme Dujardin. — Vous m'offrez des fiançailles ?

Feuillade. — Avant tout, soyez prudente, Françoise.

Mme Dujardin. — Et voilà l'homme qui me demandait, la nuit dernière, de paraître toute nue à mon balcon.

Feuillade. — Oh !

Mme Dujardin. — Enfin, vous ne voulez pas m'emmener à Paris ?

Feuillade. — Si, Françoise. Mais comment faire ?

Mme Dujardin. — Comment faire ? C'est plus beau que tout. Ainsi, vous n'aviez pas de plan !

Feuillade. — Un plan ?

Mme Dujardin. — Et ma décision de partir avec vous vous prend à l'improviste ?

Feuillade. — Non, mais...

Mme Dujardin. — Non, mais... Taisez-vous, je vous prie... Je crois que je perds la tête à mon tour. Voyons, Albert, lorsque vous me faisiez observer qu'il y avait deux trains le matin pour aller à Paris, l'un à 9 h. 15 et l'autre à 12 h. 45, et que vous preniez généralement le premier...

Feuillade. — C'est vrai !

Mme Dujardin. — Vous n'essayiez pas de me suggérer qu'un jour, peut-être, je pourrais, qui sait, vous rejoindre à Paris en prenant le second ?

Feuillade. — Vous feriez cela ?

Mme Dujardin. — Vous n'en avez jamais eu l'idée ?

Feuillade. — Non, Françoise.

Mme Dujardin. — Et quand vous me parliez de cet hôtel du quai Voltaire, pas très loin de chez vous... avec électricité, eau chaude, salle de bains, et qui possède, disiez-vous, un ascenseur Louis XV avec une banquette rouge et or et des chambres confortables, sur la Seine, d'où l'on voit le Louvre et les Tuileries... c'était seulement pour évoquer le théâtre de vos bonnes fortunes ? Moi qui croyais que c'était dans l'espoir de m'y rencontrer !

Feuillade. — Vous ! Françoise ! Vous que j'ai toujours placée si haut !

Mme Dujardin. — Velléitaire !... Imbécile ! Et moi qui rêvais de votre petite chambre à vous, que vous décriviez si minutieusement et de cette pendule Directoire avec, dessus, une femme dorée qui danse sur un pied et qui me ressemble, disiez-vous !... Et vous n'aviez pas de plan ! Ce plan qui, selon moi, à 10 h. 45, m'aurait amenée demain soir à la gare d'Orsay et, une demie-heure plus tard, en fiacre jusque chez vous... Allez-vous-en ! Allez-vous-en !

Feuillade. — Pardonnez-moi ! Ce malentendu est épouvantable !

Mme Dujardin. — Ce malentendu ! Remportez vos livres !

Feuillade. — Françoise, vous me pardonnez, n'est-ce pas ?

Mme Dujardin. — Vous non plus, vous ne saviez pas ce que vous vouliez ! Allez, ouste ! Allez-vous-en ! Non. Passez par le jardin. Et ne pleurez pas surtout !

Feuillade sort. Mme Dujardin le regarde partir en secouant la tête. On sonne. Mme Dujardin appelle Clémence. Celle-ci entre.

Mme Dujardin. — Allez ouvrir et vous me préparerez une robe.

Clémence. — Celle du Louvre ou celle du Printemps ?

Mme Dujardin. — N'importe laquelle.

Mme Dujardin sort. Clémence introduit Mme Laborderie et Martignac.

Mme Laborderie. — Personne ! Elle se donne encore les gants de nous faire attendre ! Ah ! elle sait se faire désirer, la mâtine. Je gagerai qu'elle boude, la belle enfant...

Martignac. — Chère madame Laborderie, pourquoi bouderait-elle ?

Mme Laborderie. — C'est bien facile à deviner. Votre Diane Condé éclipse un peu notre beauté de province. *(Martignac hausse les épaules.*

Mme Laborderie se jette à son cou.) Embrasse-moi, Pierre !

MARTIGNAC, *se dégageant.* — Quoi ?

Mme LABORDERIE. — Tout de suite.

MARTIGNAC. — Ici ? Voyons, Mme Dujardin peut entrer d'un instant à l'autre.

Mme LABORDERIE. — Justement ! Je serais ravie que ce dragon de vertu nous surprenne chez elle enlacés.

MARTIGNAC, *ironique.* — Enlacés ! Ah ! vous n'avez pas une belle âme, madame Laborderie.

Mme LABORDERIE. — Oh ! monsieur ! pour ce qui est de l'âme, je ne dis pas... Mais pour le reste, tu repasseras, « dimercre » comme on dit ici, Martignac ! L'an dernier vous étiez un autre homme.

MARTIGNAC. — Le pays natal m'inspirait peut-être.

Mme LABORDERIE. — Et vous y revenez avec une Diane Condé ! C'est bien ma chance ! Est-ce que la femme d'un petit morticole peut lutter !... Est-ce qu'on lutte avec Andromaque ! Total, on se moque de moi.

MARTIGNAC. — Qui se moque de vous ?

Mme LABORDERIE. — Mon mari, parbleu ! *(Martignac éclate de rire.)* Allez ! Un petit bécot, Martignac. Et je te pardonne.

MARTIGNAC. — Vraiment, je suis gêné...

Mme LABORDERIE. — Gêné ? Tu as besoin d'argent, Pierrot ?

MARTIGNAC. — Quelle femme !

Il l'embrasse. Entrent Boussu et Flore. Ils surprennent le baiser.

BOUSSU, *toussant.* — Hum ! hum !

Mme LABORDERIE. — Ne toussez donc pas comme si vous étiez bien élevé, Maître ! Personne ne vous empêche d'en faire autant. *(Entre Mme Dujardin dans une très belle robe.)* La voilà ! Oh ! votre robe est ravissante. Louvre ou Printemps ?

Mme DUJARDIN. — *Petit Echo de la Mode.* Je l'ai coupée moi-même.

Echange rapide de saluts.

Mme DUJARDIN, *à Boussu, à mi-voix.* — Encore vous ?

BOUSSU. — Quel toupet, n'est-ce pas ? Je n'ai pas de rancune.

Entre Dujardin traînant Feuillade par la main. Presque aussitôt le docteur Laborderie entre par la porte d'entrée.

DUJARDIN, *à sa femme.* — Françoise, tu as fait quelque chose à Feuillade ?

Mme DUJARDIN. — Moi ?

DUJARDIN. — Il boude. Tiens, je l'ai trouvé dans le jardin en train de brouter une grappe de lilas.

Mme DUJARDIN. — Vous boudez, monsieur Feuillade ?

FEUILLADE. — Non, madame.

Mme DUJARDIN. — Alors, asseyez-vous !

LE DOCTEUR. — Oh ! madame, ne le bousculez pas comme ça, vous allez le faire pleurer.

FEUILLADE, *se cabrant.* — Docteur !...

LE DOCTEUR. — Ne te fâche pas, grand nigaud. Je voudrais bien avoir ton âge et être à ta place, poète des lilas !

Mme Poinsot et Nini sont entrées. Le Docteur s'est précipité à leur rencontre.

Mme LABORDERIE, *à Martignac.* — Mais oui, savez-vous, Martignac, que ce garçon qui ne paie pas de mine est l'auteur d'une poésie : *Hymne à la bien-aimée !* insérée, je vous prie, dans *la Dépêche de Toulouse.*

MARTIGNAC, *ironique.* — Pas possible !

Mme DUJARDIN. — C'est la vérité.

Mme LABORDERIE. — « C'est vous ma bien-aimée »... Je ne me rappelle plus le reste.

NINI, *récitant.*

C'est vous ma bien-aimée
Aux yeux fleuris de rêve
Je sens déjà tiédir vos lèvres sur mon cœur !

FEUILLADE, *rageusement.* — Assez !

MARTIGNAC. — Assez ? Bravo ! au contraire. Monsieur Feuillade, avez-vous un acte en vers pour le Théâtre-Français ? Diane Condé prétend qu'on en manque pour jouer Corneille.

FEUILLADE, *rageur.* — Je n'aime pas Corneille.

Mme DUJARDIN. — Vous préférez Racine ?

FEUILLADE. — Oui, madame.

Mme DUJARDIN. — Il préfère souffrir. Eh bien, souffrez, mon ami, souffrez.

LE DOCTEUR. — C'est son droit ! Que veux-tu, depuis que tu nous as amené cette Diane Condé, je ne sais pas ce qui se passe, l'électricité crépite dans l'air. Hein ? Comme il est fiévreux, comme il galope, comme il bondit le cœur de Beaujac !

Tout en parlant, le docteur prend Nini dans ses bras et la caresse avec fougue.

NINI. — Laissez-moi, scélérat !

Mme LABORDERIE. — Tiens-toi donc, Etienne !

Dujardin a rejoint Boussu à l'avant-scène.

DUJARDIN. — Je vous règlerai demain matin, à votre étude.

BOUSSU. — Rien ne presse, Dujardin, rien ne presse.

DUJARDIN, *sèchement.* — Je sais, j'ai quarante-huit heures.

De l'autre côté de la scène, Feuillade a rejoint Mme Dujardin.

FEUILLADE, *à mi-voix.* — Pardonnez-moi, Françoise !

Mme DUJARDIN. — Jamais !

Et elle le plante là. Entre Clémence portant sur un plateau une bouteille de champagne et des fruits. Exclamations, murmures des invités...

LES INVITÉS. — Du champagne !... Dites donc ! du champagne !

Mme LABORDERIE. — Du champagne ? En quel honneur ?

Mme DUJARDIN, *après un coup d'œil rapide à Feuillade, accablé.* — Mais en l'honneur... en l'honneur de Diane Condé, naturellement. Je n'étais pas au Grand Hôtel, moi, cette nuit. Et je pensais que M. Martignac m'aurait fait précisément le grand honneur de me l'amener aujourd'hui.

Mme LABORDERIE, *malgré elle.* — Ici ?

Gêne.

DUJARDIN, *vivement.* — Vous croyez qu'elle y serait déplacée ?

Mme LABORDERIE. — Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire, mais...

DUJARDIN. — Mais Diane Condé n'est pas sortie de la cuisse de Jupiter. Elle nous l'a dit hier : elle est la fille d'un boyaudier des abattoirs d'Aubervilliers.

MARTIGNAC. — Elle s'est moquée de vous, monsieur Dujardin.

DUJARDIN, *continuant.* — Son père racle des boyaux de chat et de mouton pour faire des cordes de violon.

MARTIGNAC. — Je vous dis qu'elle s'est moquée de vous. De nous, si vous préférez !

DUJARDIN. — Allons donc ! et c'est bien elle qui chantait à « La Fauvette » d'Angoulême. Elle l'a dit.

Mme DUJARDIN. — Cette demoiselle s'est donc confessée publiquement ?

DUJARDIN. — Boussu, ivre-mort, s'en prenait encore aux paysans. Il bavait.

BOUSSU. — Je bavais ?

DUJARDIN. — C'est un fait, vous baviez... Vous baviez physiquement sur la paysannerie française. Alors Diane Condé a pris ma défense. Et elle vous a mouché comme il faut, dites donc !

BOUSSU. — Je ne me souviens pas, c'est possible.

LE DOCTEUR. — Pardon, c'est certain. Alors, madame Dujardin, Diane Condé, avec une diction parfaite et une voix racinienne, a dit simplement à votre époux : « Mais, moi aussi, petit berger, je suis populo. » Et après avoir renseigné la galerie sur ses propres origines, elle a ajouté : « Petit berger, quand vous viendrez à Paris, faudra me faire une petite visite dans ma loge. Après le spectacle, nous irons souper au Pré-Catalan. Et pendant que nous mangerons les côtes premières de vos moutons, de beaux tziganes joueront pour nous des czardas sur les boyaux de papa. »

Rires.

Mme POINSOT. — Et tout cela parce que votre époux ressemble à... à... à qui déjà ?

Mme DUJARDIN. — A André Brulé, chère madame.

Mme POINSOT. — Ah ! Vous le saviez ?

Mme DUJARDIN. — Mon mari ne me cache rien.

BOUSSU. — Rien ?

Mme DUJARDIN. — Rien, monsieur Boussu, même pas ses pertes au baccara !... Une flûte, monsieur Boussu ?

Elle lui tend une flûte de champagne.

BOUSSU. — Merci, madame. J'ai trop bu hier. Aujourd'hui, j'ai des aigreurs.

Mme DUJARDIN, *à Flore.* — Eh bien, la flûte sera pour vous, Flore.

FLORE, *pincée.* — Merci, Françoise.

MARTIGNAC, *prenant la flûte que lui tend Dujardin.* — Méfiez-vous, chère madame ! Cette année, le genre André Brulé est à la mode, et si votre mari se risque à venir seul à Paris des processions de femmes marcheront derrière lui.

NINI. — Pourquoi pas ? M. Dujardin a de si beaux yeux !

Mme DUJARDIN, *tendant une flûte à Feuillade.* — Bah ! Nous n'irons pas à Paris de sitôt. Les hommes changeront, les femmes aussi, comme la mode, comme les plumes d'autruche.

LE DOCTEUR. — Eh oui ! comme l'affaire Steinheil !

Mme POINSOT. — Comme le président Fallières, messieurs !

Mme DUJARDIN. — Et comme la voilette adultère, mesdames !

DUJARDIN. — Qu'est-ce que tu dis, Françoise ?

Mme LABORDERIE. — Laissez donc Françoise tranquille, et écoutez-moi, chère madame Dujardin. Ne croyez surtout pas que Diane Condé ait dédaigné de venir chez vous. Pas du tout. Et si, tout à l'heure, j'ai eu un moment de surprise, c'est que la belle Diane m'avait promis l'exclusivité de sa soirée pour une réception que je donnerai, moi, en son honneur, après le spectacle. Elle a bien insisté pour que vous y veniez, chère Françoise, avec votre mari, naturellement. D'ailleurs, ai-je besoin de vous dire que tous, ici, vous êtes mes invités. Et ce sera très « populo », monsieur Dujardin.

DUJARDIN. — Bravo !

Il chante.

Le samedi soir après l'turbin
L'ouvrier parisien
Dit à sa femme comme dessert
J'te paie l'café concert...
Nous partirons bras d'ssus, bras d'ssous
Aux Galeries à 20 sous
Mets vit' un' rob', faut t'dépêcher
Pour êtr' bien placés
Car il faut, mon coco,
Entendre tous les cabots.

Viens pou-poule, viens pou-poule, viens
Ce soir je t'emmène où ?
A la cabane Bambou — ou !
Viens pou-poule, viens pou-poule, viens
Ce soir je t'emmène où ?
A la cabane Bambou-ou !

On rit, on chante en chœur, on trinque. Entre par la gauche Pierril, le père de Dujardin. Il est vêtu en paysan : chapeau noir à l'auvergnate, blouse noire, pantalon de bure. Il reste un moment interdit sur le pas de la porte, écoutant les rires et les chants qui s'arrêtent enfin, sauf Mme Laborderie qui rit de plus belle. Il ne doute plus que l'on se moque de lui.

PIERRIL. — Dio, Edouard, quoï dé toun païré qué té risé ?

Les rires cessent, sauf celui de Mme Laborderie qui éclate dans le silence. Pierril regarde autour de lui, comme s'il évaluait le luxe qui l'entoure. Il ricane.

ENSEMBLE
Mme DUJARDIN, *allant à lui.* — Papa Pierril !
LE DOCTEUR, *à sa femme.* — Ne ris donc pas comme ça, Isabelle !
NINI, *à Martignac.* — Il croit qu'on se moque de lui.
DUJARDIN, *allant à son père et le prenant par le bras.* — Escouto, popa !

PIERRIL, *se dégageant et d'une voix qui monte de plus en plus.* — Ah ça ! Mille dious ! Quas oquello vito ! Quoï per mé fas pocha per un cornobal qué m'as domonda dé té boïla sié millo tré chents francs.

DUJARDIN. — Taïsos té, popa !

PIERRIL. — As hounto dé toun païré ? Et té tiés figura qué té dounorios sié millos tré chents francs per t'adoudas et té fas ménas lo vito dé téchou dé mouchu.

DUJARDIN. — Taïsos té, té disis !

PIERRIL. — Ah ! Lou diablé mé dérée l'âme en quatré porel dé béous !

Un silence pendant lequel Mme Dujardin va lui parler à l'oreille.

MARTIGNAC, *au Docteur.* — Que dit-il ?

LE DOCTEUR. — Il dit, non. Tout court.

MARTIGNAC, *amusé.* — Ah !

LE DOCTEUR. — Oui. En patois c'est plus long.

PIERRIL, *se dégageant.* — Daïsos mé ! *(Il se dirige vers la porte de droite.)* Bonsoir à tout le monde ! *(Puis il grommelle entre ses dents :)* Sié millos tré chents francs.

LE DOCTEUR. — Eh bien, Pierril ! Voyons, ça ne va pas ?

PIERRIL. — Bonsoir... Bonsoir ! Sié millos tré chents francs !

BOUSSU. — Pierril, il faudra passer à mon étude pour cette vieille question de bornage.

PIERRIL. — Oui, oui. Bonsoir... bonsoir ! Sié millos tré chents francs !

SIMON, *passant la tête par l'entrebâillement de la porte d'entrée, apercevant Pierril.* — Bonsoir, pépé !

Il se précipite dans les bras de son grand-père, qui l'embrasse.

PIERRIL. — Paouré pitiou ! Allons, viens ! Viens embrasser le pépé ! *(Il lui donne une pièce de 5 francs.)* Tiens, voilà un joli écu de 5 francs ! *(Il s'attendrit.)* Et quand tu seras grand, n'aie pas peur, va ! c'est plus de 6.300 francs que je te donnerai, à toi !...

DUJARDIN. — Ecoute, papa, ça suffit !

PIERRIL. — Viens, Simon ! Viens avec le pépé, va ! Ané, ané m'en böou ! *(Il prend Simon par la main. A Dujardin au moment de sortir :)* Ah ! Couqui dé Diou ! Continue, va ! continue de faire vive la vie !...

Mme DUJARDIN. — Papa Pierril ! Je vous en supplie...

PIERRIL. — Continue... Et on te dira comme on a dit à Trébaqué, le scieur de long : « Malheureux que tu n'es, quatre enfants que tu n'as, tu escoupètes ta femme, tu fais pisser le manillon... et tu bois de ces aliqueurs fortes qui te brûle la courgniole... » *(Il rit et il sort en répétant :)* Diablé mé cramé ! Sié millos tré chents francs ! béné, béné, paouré drôlé !...

Il ricane et sort en entraînant Simon par la main. Silence gêné.

BOUSSU, *à mi-voix, à Martignac.* — C'est vrai qu'il est à accrocher dans un cerisier.

Dujardin sort en claquant la porte. Pendant toute la scène qui suit le soir tombe rapidement.

Mme DUJARDIN. — Je vous fais mes excuses !... C'est si pénible !... Je ne sais plus que dire, ni que faire !

Mme LABORDERIE. — Oh ! chère madame ! Allez, tout le monde a bien ses petits ennuis... ça passera, ça passera... Nous vous laissons. Alors, à ce soir ? Au spectacle ? Et après vous soupez à la maison ?

Mme DUJARDIN. — Oh ! non. Je ne crois pas. Ce serait au-dessus de mes forces.

FLORE. — Allez vous reposer, Françoise... Je m'occuperai de tout.

Mme DUJARDIN. — Merci, Flore. Vraiment, il y a des moments dans la vie...

Elle sort.

Mme LABORDERIE. — C'est bien entendu, n'est-ce pas ? Je compte sur vous après le gala ?

Elle sort.

FLORE, *bas, à Boussu.* — A ce soir, dis ?

BOUSSU, *à mi-voix.* — Où ?

FLORE, *tendrement.* — Mais dans mes bras, canaille !

MARTIGNAC, *tirant Boussu par le bras.* — Boussu, essayez donc d'arranger ça !

BOUSSU, *sursautant.* — Arranger quoi ? Qui ? Dujardin ? Je ne suis pas un ogre, Martignac, mais tout de même... si je les avais perdus, moi, les 6.300 francs, croyez-vous que Dujardin m'en ferait cadeau ?... Alors, mon cher, mettez-vous à ma place ?

MARTIGNAC, *lui tournant le dos.* — Merci, je n'y tiens pas.

Il sort.

FEUILLADE, *qui a entendu.* — C'est dégoûtant ! C'est ignoble !

Il sort.

FLORE, *à Boussu.* — Attendez-moi donc, monsieur Boussu.

Boussu répond par un mouvement d'impatience et ils sortent.

Mme POINSOT, *à Nini.* — Viens, tu vois bien que tout le monde décampe.

NINI. — Non, moi je reste, je veux voir Françoise.

Mme Poinsot sort. Le docteur se précipite sur Nini et l'embrasse. Nini se retourne et le regarde d'un air absent.

LE DOCTEUR. — Tiens ! Je vous embrasse et vous ne me giflez pas aujourd'hui ?

Nini le gifle et lui tourne le dos.

LE DOCTEUR. — Merci !

Nini entend en coulisse un bruit de dispute.

VOIX DE Mme DUJARDIN. — La risée de tout le monde ! La risée de tout le monde !

VOIX DE DUJARDIN. — Que veux-tu que j'y fasse ?

VOIX DE Mme DUJARDIN. — Nous sommes ridicules, ridicules.

Nini sort apeurée au moment où Mme Dujardin entre.

Mme DUJARDIN. — Quel affront ! Mon Dieu ! Quel affront !

DUJARDIN, *entrant et posant une lampe sur un meuble.* — Sacré Pierril ! Il a voulu voir lui aussi.

Mme DUJARDIN. — Il a vu.

DUJARDIN. — Vieux croquemitaine, va !

Il rit.

Mme DUJARDIN. — Et tu ris, toi ? *(Sans se préoccuper de lui, elle tire rapidement de la bergère le tablier de la bonne contenant les économies et tend le tout à Dujardin.)* Prends !

DUJARDIN. — Qu'est-ce que c'est que ça ?

Mme DUJARDIN, *avec intention.* — Le tablier de la bonne. Elle me l'a rendu.

DUJARDIN. — Clémence s'en va ?

Mme DUJARDIN. — Tu ne la retiens pas ? *(Dujardin ne répond pas.)* Cette fille casse tout. Entre autres choses, elle a brisé la potiche qui me servait de tirelire. *(Elle ouvre le tablier et montre l'argent à Dujardin.)* Prends ! Il y a là un peu plus de 1.000 francs que j'ai économisés sou à sou.

DUJARDIN. — En te cachant ? Pourquoi ?

Mme DUJARDIN. — Peut-être en prévision de ce qui t'arrive ce soir. Et si tu avais attendu quelques années de plus pour faire tes frasques, nous aurions changé quatre ou cinq fois de bonne, mais il y aurait certainement tes 6.300 francs dans le tablier.

DUJARDIN. — Tu as fait cela !

Mme DUJARDIN. — Eh oui ! Je t'escroque tous les jours, mon pauvre Edouard. Et il le faut bien. Quand Dufayel me présente les traites de notre petit salon Louis XVI, je vois sa tête si je lui répondais : banco !

DUJARDIN. — Pourtant, je te donne de l'argent.

Mme DUJARDIN. — Oui, quand je t'en demande. Et je t'en demande seulement quand tu en as.

A bout de nerfs, elle se laisse tomber dans un fauteuil et éclate en sanglots.

DUJARDIN, *se jetant à ses genoux.* — Ne pleure pas Françoise.

Mme DUJARDIN. — Lève-toi !

DUJARDIN. — Regarde-moi, dis.

Mme DUJARDIN. — Lève-toi, Edouard !

DUJARDIN, *tendant ses lèvres pour un baiser.* — Ondoun ! Donno me ün poutou... Ecoute, Françoise ? Tu sais la petite montre, la petite montre en forme de cœur avec des rubis tout autour et sa chaîne en sautoir qui fait deux fois le tour du cou, que tu as vu chez Débéda, nous irons l'acheter ensemble.

Mme DUJARDIN. — Avec quoi ? Avec l'argent de Boussu ?

DUJARDIN. — Pardonne-moi, Françounil.

Mme DUJARDIN. — Relève-toi donc à la fin ! Oh ! Qué m'agaché ! *(Elle se lève si brusquement que Dujardin perd l'équilibre. Mme Dujardin, l'imitant :)* Pardonne-moi, Françounil ! Je préfère t'aider.

DUJARDIN. — Oui? Tu m'offres les 6.300 francs?

Mme DUJARDIN. — Où veux-tu que je les trouve ?

DUJARDIN, *avec hésitation.* — Ta dot.

Mme DUJARDIN. — Ma dot ! Tu n'y penses pas ! Ma dot !

DUJARDIN. — J'aurais remboursé.

Mme DUJARDIN. — Tu sais bien que ma dot est sacrée. Ma dot appartient à Simon, et tu avoueras que ce n'est pas le moment d'en distraire un centime. L'avenir de Simon avant tout. Je ferai n'importe quoi plutôt que de toucher à ma dot.

DUJARDIN. — N'importe quoi ?

Mme DUJARDIN. — Oui, crois-moi, va, j'ai raison.

DUJARDIN. — Alors, que vas-tu faire ?

Mme DUJARDIN. — Je vais aller trouver Boussu.

DUJARDIN, *se cabrant.* — Quoi ?

Mme DUJARDIN. — Je lui parlerai...

DUJARDIN. — Tu t'abaisserais devant ce porc ?

Mme DUJARDIN. — ... et il m'écoutera.

DUJARDIN, *tout près de sa femme.* — Il t'écoutera ! Comme tu es mignonne ! Ah ! tu ne connais pas Boussu. Voilà un homme qui te désire, je le sais. Mais, ma pauvre petite Françoise, si tu allais le trouver pieds nus et la corde au cou, après t'avoir possédée, ce goujat trouverait encore qu'il t'a fait un cadeau princier en te frottant à sa carcasse et que vous êtes quittes. Et il ne me ferait pas grâce d'un sou ! Mais pense donc qu'avant d'être veuf il faisait payer à sa femme les nuits qu'il passait avec elle !... Et tu crois qu'avec des mots tu arrangerais les choses ? *(Il se lève et mime la scène :)* Allons donc ! à coups de pied dans le ventre, oui ! et encore !

Mme DUJARDIN. — Oh ! Edouard ! Evidemment, tu connais tes amis mieux que moi.

DUJARDIN. — Mon ami, Boussu ? Je n'ai pas d'amis. Moi, je n'ai que des adversaires.

Mme DUJARDIN. — Des adversaires de baccara. *(Puis sans transition :)* Edouard, promets-moi de ne plus jouer. Dis ? Jure-le-moi. Tu ne veux pas ? Je t'assure que si tu ne changes pas je suis capable de... *(Elle hésite)*... de faire une bêtise.

DUJARDIN, *incrédule.* — Toi ?

Mme DUJARDIN. — Oui ! Moi !

DUJARDIN, *plaisantant.* — Tu irais te jeter dans les bras de Boussu ?

Mme DUJARDIN. — Ne plaisante pas. *(Un temps.)* Dio ! Tsuro lou mé, Edouard !

DUJARDIN. — Je te le jure.

Mme DUJARDIN. — Sur la tête de Simon ?

DUJARDIN. — Pauvre petit ! Tu l'exiges ?

Mme DUJARDIN. — Oui.

DUJARDIN. — Eh bien, soit. Sur la tête de Simon.

Mme DUJARDIN. — Merci. Note bien que si tu faisais une partie de temps en temps, pour t'amuser...

DUJARDIN, *haussant les épaules.* — Avec des haricots ? *(Un temps, puis Dujardin lui tend le tablier et l'argent qu'il tient encore en main.)* Tiens ! Range cet argent quelque part.

Mme DUJARDIN, *gentiment.* — Non, je préfère que tu le gardes. Tu vois, j'ai confiance.

Avec désinvolture, Dujardin met l'argent dans sa poche et jette le tablier.

DUJARDIN. — Je ne te rends pas heureuse, hein ?

Mme DUJARDIN. — Qu'en penses-tu ?

DUJARDIN. — Et voilà pourquoi je faisais du latin en gardant mes brebis, et voilà pourquoi, en sortant de la pension Sainte-Anne à Cahors, tu montais en chantant 4 kilomètres de côtes vers ton pigeonnier. C'était pour que nous montions ensemble les quatre marches du perron de la mairie de Beaujac. Pour que je sois receveur des contributions et toi une belle dame avec un chapeau toute la journée. Nous pensions qu'on nous aimerait à Beaujac, qu'on nous accueillerait, qu'on nous servirait. On est confiant. On croit que le monde s'organise pour notre bonheur et on n'est souvent que le détail de la vie des autres. Voilà le drame ! Ne pas être le héros de sa propre vie, mais un détail, par exemple le pouls que s'obstine à vous prendre le docteur, la pelure d'orange qui fait glisser Nini dans ses bras, n'être en fin de compte que quelques billets de mille dans le portefeuille noir de Boussu... *(Dujardin prend les jumelles sur le piano et regarde le ciel.)* Ah ! Et la comète ! Pas de danger qu'elle soit en avance celle-là !

Mme DUJARDIN. — Elle ne sait peut-être pas que tu l'attends !

DUJARDIN. — Mais je ne suis pas le seul. Ils sont déjà tous aux fenêtres avec des jumelles, des longues-vues. Je vois même le docteur Laborderie dans son belvédère avec un télescope.

Mme DUJARDIN. — Tu y crois toujours, toi, à ta comète ?

DUJARDIN. — Comment ! Tu fais un vœu au moindre caillou brillant qui passe là-haut, et tu ne veux pas que je croie à cette gerbe, à ce fagot d'étoiles filantes, à cette chevelure qui passe tous les soixante-dix ans et qui a l'âge de mon père !

Mme DUJARDIN. — En tout cas, comme porte-bonheur, aujourd'hui, c'est réussi !

DUJARDIN. — Que veux-tu, elle ne peut pas contenter tout le monde...

Mme DUJARDIN. — ... et ton père... et Boussu...

DUJARDIN. — Et moi, je dis qu'elle est avec nous, je la sens. Attends un peu que je la voie, et je l'attrape par la crinière...

Mme DUJARDIN. — Non, Edouard, c'est la fortune qu'on attrape par les cheveux, la comète doit plutôt se tirer par la queue, comme le diable.

DUJARDIN. — Qu'est-ce que tu en sais ? Tu sais lire dans le ciel, toi ?

Mme DUJARDIN. — Mais, petit berger, moi aussi, j'ai été bergère *(lui prenant les jumelles des mains)* et j'aurai peut-être plus de chance que toi. Donne-moi les jumelles. *(Elle regarde le ciel et s'exclame.)* Oh ! oh ! par exemple !

DUJARDIN. — Tu la vois ?

Mme DUJARDIN. — Je vois une femme toute nue et c'est Diane Condé ! Diane Condé qui change de chemise ! la fenêtre grande ouverte.

DUJARDIN, *lui prenant les jumelles.* — Fais voir ! *(Il regarde.)* Zut ! Trop tard !

Mme DUJARDIN. — Et voilà ce qu'ils regardaient, tes astronomes !

DUJARDIN. — Ils n'ont pas perdu au change. Le ciel est prodigue ce soir. Avec la crinière désirée, il leur a donné tout le reste. Les hommes, pour la plupart, n'en demandent pas davantage à cette heure-ci.

Mme DUJARDIN. — Tu es bien sentimental, tout à coup. *(Un silence.)* Et, maintenant, tu peux bien me dire ce qui s'est passé exactement entre cette Diane Condé et toi la nuit dernière.

DUJARDIN. — Mais rien voyons, rien. Cette demoiselle avait bu un petit coup de trop. Voilà tout ! Elle voulait que je l'embrasse. Elle disait : « Embrassez-moi, petit berger. »

Mme DUJARDIN. — Et tu l'as fait ?

DUJARDIN. — Oui, là ! Après, mon Dieu, après...

Mme DUJARDIN. — Après, tu as voulu te venger sur Clémence. Et tu l'as fait ?

DUJARDIN. — Non, là !

Mme DUJARDIN. — Et quand je pense que si tu l'avais fait ce n'est même pas moi qui aurais eu l'honneur d'être trompée. C'est Andromaque.

DUJARDIN. — J'avais bu, j'étais gai. Avoue que ce petit coup de canif dans le contrat n'était pas bien grave.

Mme DUJARDIN. — Tu étais heureux. Nous, les femmes, nous attendons d'être très malheureuses pour donner le petit coup de canif.

DUJARDIN, *impressionné.* — Regarde-moi, Françoise, est-ce que par hasard tu n'aurais pas déjà commis la bêtise dont tu me menaçais tout à l'heure ? *(Mme Dujardin ne répond pas.)* Pas possible ! Avec qui ? Avec qui ? Le docteur ? Martignac ? Boussu ? Feuillade ? Non, Feuillade est un gamin. Il tourne peut-être autour de toi mais il n'oserait même pas te toucher le genou.

Mme DUJARDIN. — C'est moi. C'est moi qui l'ai embrassé. Tout à l'heure. Ici même. Je n'en pouvais plus. Je me suis crue perdue. Je voulais partir. Oh ! en tout bien tout honneur et pour quelques jours seulement. Pour te donner une leçon.

DUJARDIN. — Avec Feuillade.

Mme DUJARDIN. — Oh ! J'aurais aussi emmené Simon.

DUJARDIN. — Tu serais partie avec Feuillade !

Mme DUJARDIN. — Il m'aurait promenée dans Paris.

DUJARDIN. — En somme, vous vous seriez promenés bras dessus, bras dessous dans Paris pour me donner une leçon ! Nom de D... ! Ainsi tu voulais toi aussi faire un petit voyage de noces, comme Mme Laborderie, avec les économies de la potiche ! *(Et, ce disant, il vide ses poches sur la table. Puis il s'arrête et dit simplement :)* Tu m'as bien dit la vérité ? *(Elle se tait.)* Je te demande si tu m'as bien dit toute la vérité.

Mme DUJARDIN. — Oui... Presque...

DUJARDIN, *subitement furieux.* — Presque ! Presque ! oh ! P... P...

Il la secoue violemment par les épaules. A ce moment entre Simon. Il se précipite sur son père.

SIMON. — Papa ! Papa !

Dujardin se dirige vers son bureau.

DUJARDIN, *au moment de sortir.* — Simon d'où viens-tu ?

SIMON. — J'ai accompagné le pépé.

DUJARDIN, *haussant les épaules.* — Le pépé.

Dujardin sort en claquant la porte.

Mme DUJARDIN. — Viens près de moi, viens, Simon. N'aie pas peur. Crois-moi, ton père n'est pas méchant ! Va le retrouver, il est descendu au bureau. Embrasse-le. Va, Momon ! *(Elle l'embrasse passionnément. Simon traverse la scène à regret. Sa mère l'encourage d'un geste amical. Il sort. Mme Dujardin se lève brusquement. Indignée :)* Il a levé la main sur moi ! *(Avec évidence :)* Au lieu d'aller gifler Feuillade ! *(Osant le mot :)* Le lâche ! *(Satisfaite :)* Mais c'est qu'il m'aurait tuée. *(Souriant :)* Ce misérable ! *(Attendrie :)* Pauvre Édouard ! Il doit être bien malheureux, maintenant. *(Dans un sursaut :)* Et cet argent ? *(Après une courte hésitation :)* Tant pis ! Je vais aller trouver Boussu. *(Se justifiant :)* C'est bien pour Simon. *(Amère :)* Tout se paie et c'est bien vrai ! Bah ! Au point où nous en sommes... *(Avec coquetterie :)* Banco !

Elle sort. Entre Dujardin et Simon.

DUJARDIN. — Enfin, Momon, le pépé t'a bien dit quelque chose en te quittant ?

SIMON. — Je ne me rappelle pas.

DUJARDIN. — Essaie de te souvenir c'est très important.

CLÉMENCE, *entrant.* — Monsieur, voilà votre jaquette et une chemise amidonnée pour ce soir.

DUJARDIN. — Tiens ! Je vous croyais partie, vous !

CLÉMENCE. — Permettez ! Je dois ses huit jours à Madame.

On sonne.

DUJARDIN. — C'est bon. Allez ouvrir ! *(Clémence sort.)* Essaie de te rappeler, bon sang ! Est-ce que le pépé t'a dit : « Dis au papa de venir me voir. » Ou bien : « Dis à ton père de venir me voir. » Ou bien : « Dis à Édouard de venir me voir ? »

SIMON. — C'est pareil.

DUJARDIN. — Non, ce n'est pas pareil. Papa, c'est gentil. Édouard, c'est vague. Mais ton père, c'est le désastre.

SIMON. — Ah ! Je me rappelle. Il a dit : « Dis-lui de venir me voir. »

DUJARDIN. — Quand ? Demain, ou tout de suite ?

SIMON. — Il a dit : « Quand il voudra. »

DUJARDIN, *excédé.* — M...

Il hausse les épaules. Entrent Popaul et Clémence. Popaul est habillé en turco.

POPAUL. — Bonsoir, monsieur Dujardin. C'est ma maman qui m'envoie pour vous demander si vous ne pourriez pas lui prêter Clémence parce qu'on aura tellement de monde ce soir, et Clémence a l'habitude puisqu'elle était notre bonne avant d'être chez vous.

DUJARDIN. — Vous entendez, Clémence ?

CLÉMENCE. — Il faut y aller, Monsieur ?

DUJARDIN. — Je ne sais pas... si vous voulez.

POPAUL. — Je peux emmener Simon avec moi, monsieur ?

SIMON. — Oh ! Oui, papa.

POPAUL. — Papa m'a dit qu'on s'amuserait comme au carnaval, alors j'ai mis mon petit costume de turco.

SIMON. — Et moi, dis ? Est-ce que je peux mettre mon petit costume de pâtissier ?

POPAUL. — Oh ! oui. Oh ! oui. Laissez-lui le mettre son petit costume de pâtissier qui lui va si bien.

DUJARDIN. — C'est ça, Clémence, mettez-lui donc son costume de paillasse. Et emmenez-les.

Les enfants sortent en courant.

CLÉMENCE, *menaçante.* — Je ne coucherai pas chez le docteur ! Je rentrerai coucher ici.

DUJARDIN. — Oui, Clémence.

CLÉMENCE. — Alors, j'y vais. Tant pis !

Clémence sort. Dujardin s'approche de la table et examine l'argent qu'il avait jeté.

DUJARDIN. — Les économies de la potiche ! *(Il hoche la tête. Il appelle à gauche et à droite :)* Françoise ! Françoise !

Clémence revient.

CLÉMENCE. — Madame est partie, Monsieur.

DUJARDIN. — Quoi ? Qu'est-ce que vous dites ?

CLÉMENCE. — Madame est partie. Elle a traversé le jardin en courant.

DUJARDIN. — Quand ça ?

CLÉMENCE. — Mais tout à l'heure ! Vous ne le saviez pas ? Elle a mis son chapeau avec des fleurs et sa voilette grise à gros pois.

DUJARDIN. — Elle ne vous a rien dit ?

CLÉMENCE. — Non, elle parlait toute seule.

DUJARDIN. — Que disait-elle ?

CLÉMENCE. — Rien... des mots... Ah ! si, en mettant son chapeau, elle m'a dit...

DUJARDIN. — Quoi ?

CLÉMENCE. — « Ma pauvre Clémence ! »

DUJARDIN, *brusquement.* — Allez chez les Laborderie !

CLÉMENCE. — Mais vous, Monsieur ? Et Madame ?

DUJARDIN. — Nous, nous viendrons sans doute plus tard. *(Clémence sort. Dujardin seul va chercher son chapeau.)* Pauvre Françoise ! Elle parle toute seule ! Ce Feuillade tout de même ! Toi, je vais aller te tirer les oreilles tout de suite.

SIMON, *revenant.* — Papa ! Je me souviens le pépé a dit aussi : « S'il vient ce soir, dis-lui de porter un panier. »

DUJARDIN. — Pourquoi faire ?

SIMON. — Pour mettre des fraises.

DUJARDIN, *illuminé.* — Un panier ? Nous sommes sauvés ! Je prends mon portefeuille.

SIMON. — C'est les premières, tu sais. Il n'y en aura pas beaucoup.

DUJARDIN. — Allons donc ! Comptez-les Boussu, il y en a 6.300. Un coup sec ? Vous acceptez ? Messieurs, le banco est de 6.300 fraises.

SIMON. — Où est maman ?

DUJARDIN, *gêné.* — Mais... chez le pépé... Je vais la chercher.

RIDEAU

ACTE III

Chez les Laborderie, la même nuit, vers 1 heure du matin. Une terrasse dominant Beaujac, qu'on aperçoit au fond derrière la balustrade. A gauche, en amorce du parc, une rocaille ornée d'une statue de Vénus. A droite, en pan coupé et donnant sur un perron de trois marches, une grande porte vitrée, ouverte sur le salon où Diane Condé, dans le silence, achève de dire : les Deux Pigeons, *de La Fontaine, devant les Laborderie et leurs invités. Simon en pâtissier et Popaul en turco, assis sur le balustre, sont seuls en scène.*

VOIX DE DIANE.

Amants, heureux amants, etc.

.....

Ai-je passé le temps d'aimer ?

A la fin, les bravos éclatent.

TOUS. — Bravo ! bravo ! Oh ! bravo ! Ah ! bravo !...

VOIX DE Mme LABORDERIE. — C'est à se mettre à genoux.

DIANE, *dont on voit l'ombre saluer dans un grand style.* — Merci... Merci... Merci !...

SIMON et POPAUL, *appelant avec des abois dans la voix.* — Diane !... Diane !...

Le Docteur et Martignac sortent du salon et paraissent sur le perron. Simon et Popaul s'enfuient en continuant d'appeler.

LE DOCTEUR. — Tu les entends ces petits hypocrites, avec leurs aboiements de chiots ? Diane Condé a conquis jusqu'aux enfants de Beaujac ! *(Un temps.)* Urf ! Il n'y a pas d'autre mot. Elle est urf !... Urf et chic ! Avec une simplicité et une élégance, après avoir triomphé au théâtre municipal, dire encore chez moi, comme une jeune fille qui se lève au dessert pour chanter, dire avec une telle gentillesse ce petit chef-d'œuvre de La Fontaine : « Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre... » J'en avais les larmes aux yeux, mon cher Martignac, tu peux me croire, les larmes aux yeux !

MARTIGNAC. — Et pense, mon cher, qu'elle a refusé l'hiver dernier de dire ces *Deux Pigeons* chez les Rohan-Chabot, où on lui offrait pourtant un cachet de 25 louis.

LE DOCTEUR. — L'oiseau chante où il veut... *(Les deux hommes sont arrivés devant la rocaille. Le dos au public, ils semblent satisfaire un besoin pressant. Le Docteur, déclamant :)* « Amants, heureux amants... » Comme elle a dit ça ! C'était adorable ! Et son fameux : « Poète, prends ton luth et me donne un baiser... » Etait-ce divin ? Dis donc, sais-tu que le maire voulait lui baiser les pieds sur le perron du théâtre, après la représentation... ce vieux saligaud !

MARTIGNAC. — Moi, vois-tu, docteur, cette femme m'inspire au contraire un sentiment très pur. N'est-ce pas ? Elle est gracieuse avec gravité. Elle est reposante et secrète. Quel refuge pour un homme !

LE DOCTEUR. — Tu la vois comme ça, toi ?

MARTIGNAC. — « La blanche Olossone et la blanche Camire... »

LE DOCTEUR. — Moi, je l'ai vue autrement, tout à l'heure, avec mon télescope.

MARTIGNAC. — Tu l'as vue ?

LE DOCTEUR. — Et je me demande, quand tu peux avoir Vénus dans ton lit, quel plaisir tu peux trouver à coucher avec ma femme.

MARTIGNAC. — Je t'en prie.

LE DOCTEUR. — Mais peut-être n'y couches-tu pas ?

MARTIGNAC. — Avec ta femme ?

LE DOCTEUR. — Non, avec Vénus.

MARTIGNAC. — Je suis discret.

LE DOCTEUR. — Et tu es, ou tu seras peut-être cocu. Car sans être Jules Claretie, administrateur de la Comédie-Française, je peux te dire que le petit Dujardin est sur le point d'être distribué dans *Andromaque*.

MARTIGNAC. — Et toi, tu as le courage de plaisanter quand ces malheureux Dujardin baignent peut-être dans leur sang au milieu des débris de leur affreux petit salon Louis XVI ?

LE DOCTEUR, *tirant sa montre.* — Tu as raison. Ils ne viendront plus.

Boussu paraît sur le perron. Il regarde le ciel.

BOUSSU, *la voix haute et parlant au salon.* — Pas encore de comète, mesdames. Mademoiselle de Halley se fait attendre.

LE DOCTEUR. — Boussu ! Il vous faut un prétexte ?

BOUSSU. — Ah ! c'est vous ?

LE DOCTEUR. — « Viens, la nature est là qui t'invite et qui t'aime... » Faites comme chez vous, Maître !

Boussu rit. Martignac se dirige vers le perron tandis que, brusquement, Dujardin surgit du parc, se dirige vers le Docteur et lui serre nerveusement la main.

DUJARDIN. — Où est Boussu ?

LE DOCTEUR. — Derrière votre dos. Ma parole, vous l'attirez. Mais d'où sortez-vous ? Vous êtes bien nerveux, Dujardin. Dites ? J'espère que vous n'allez pas sortir votre grand sabre chez moi ?

DUJARDIN. — Non, pas mon grand sabre, mais il faut que je parle à Boussu tout de suite.

LE DOCTEUR. — Calmez-vous, Dujardin.

DUJARDIN. — N'ayez aucune crainte, docteur.

Le Docteur s'éloigne et entre au salon. Boussu s'est approché de Dujardin.

BOUSSU. — Que me voulez-vous ?

DUJARDIN. — Ma femme n'est pas là ?

BOUSSU. — Vous êtes bien en retard, Dujardin. Diane Condé s'est inquiétée de vous toute la soirée.

DUJARDIN. — Je vous demande si vous avez vu ma femme.

BOUSSU. — Non, votre femme n'est pas là. D'ailleurs Mme Laborderie se plaint aussi d'une autre défection : Albert Feuillade n'est pas là non plus.

DUJARDIN. — Merci du renseignement. Voilà vos 6.300 francs, Boussu.

BOUSSU. — Déjà ? Où les avez-vous trouvés ?

DUJARDIN. — Prenez.

BOUSSU. — Quelle confiance ! m'offrir une somme pareille sans témoin ! Vous êtes bien pressé...

DUJARDIN. — Très pressé.

BOUSSU. — Vous prenez le train ?

DUJARDIN. — Non, mais je veux prendre ma revanche. Vous n'allez pas accepter 6.300 francs de la main à la main sans me donner une dernière chance de me refaire ?

BOUSSU. — Je veux bien, mais vous la perdrez. Vous perdez tout. Même vos chances !

DUJARDIN. — Je n'ai pas dit mon dernier mot et vous n'avez pas le monopole des chances.

BOUSSU. — Vous n'avez qu'une chance, Dujardin : celle d'avoir la femme que vous avez !

DUJARDIN. — Taisez-vous donc, espèce de... espèce de... veuf !

BOUSSU, *en riant.* — Veuf ! C'est une injure ?

DUJARDIN. — Si ce n'en est pas une, appliquée à vous, ça le deviendra.

BOUSSU. — Ah ! il ne fait pas bon prendre de l'argent aux petits paysans. *(Dujardin fait un geste vers Boussu, mais il se contient.)* Mais, enfin, où voulez-vous en venir ?

DUJARDIN. — Je veux vous ruiner, Boussu.

BOUSSU. — Moi aussi, Dujardin, j'ai cette prétention.

DUJARDIN. — Vous ne m'apprenez rien.

BOUSSU. — Eh bien, nous voilà tous deux fixés. Et quand espérez-vous me reprendre vos billets ?

DUJARDIN. — Ce soir même.

BOUSSU. — Ici ?

DUJARDIN. — Ici.

BOUSSU. — Mais c'est impossible, Mme Laborderie n'y consentira jamais.

DUJARDIN. — Nous lui dirons qu'à Paris, après le théâtre, on ne fait pas autre chose dans le grand monde.

BOUSSU. — Mais vous ne pouvez tout de même pas jouer en public le jeu d'enfer de l'autre jour ?

DUJARDIN. — Nous ferons semblant de jouer des haricots.

BOUSSU. — Et si votre femme arrive et vous surprend ?

DUJARDIN. — Puisque ce sera pour rire.

BOUSSU. — Faut-il que vous me dégoûtiez pour que j'accepte !

Il se dirige vers la rocaille.

DUJARDIN, *le suivant des yeux.* — C'est ça ! Allez prendre l'air, ça vous calmera. Pendant ce temps, moi, je m'occupe des cartes.

Dujardin court au salon. A peine Dujardin est-il sorti que Flore arrive sur le perron. Elle cherche Boussu des yeux et l'appelle à mi-voix.

FLORE. — Armand !

BOUSSU, *sèchement.* — Quoi ?

FLORE. — Que faites-vous ?

BOUSSU, *furieux.* — Je vous cherche, naturellement.

Et il se dirige vers le perron. Flore va à sa rencontre. Boussu prend machinalement Flore par la taille.

FLORE, *avec de petits rires.* — Ah ! non, ne me chatouillez pas !... Ne me chatouillez pas surtout.

BOUSSU. — Ne riez donc pas comme ça, espèce de tourte !

FLORE. — Tourte ?

BOUSSU. — Oui, tourte !...

Il s'en va. Flore le rattrape.

FLORE. — Demande-moi pardon, Armand ?

BOUSSU. — Allons, la paix, s'il vous plaît !

FLORE. — Armand, comment peux-tu... Comme tu as changé entre la nuit dernière et celle-ci ! Prends-moi un peu dans tes bras, je t'en prie.

BOUSSU, *s'éloignant.* — Plus tard !

FLORE, *éclatant.* — Va la rejoindre, va !...

BOUSSU. — Quoi ?

FLORE. — Va te mettre en frais pour cette Diane Condé !... *(Elevant la voix :)* Verse-lui du champagne, à cette chipie !...

BOUSSU, *très digne.* — Vous avez des droits sur moi, mademoiselle ?

FLORE. — Mais...

BOUSSU. — Faites-les valoir !

Il lui tourne le dos et s'éloigne. Flore le rejoint et le secoue.

FLORE. — Tu oses, dis ! Tu oses !

BOUSSU, *le doigt sur la bouche.* — Chut !

FLORE, *rageusement.* — Tiens ! Voilà pour toi ! *(Elle le gifle. Boussu, dans un réflexe, lui rend sa gifle.)* Oh !

BOUSSU. — Eh ! oui. C'est le reçu.

Il s'en va.

FLORE. — Armand !

BOUSSU, *hypocrite.* — Simple querelle d'amoureux ! Grande bête ! Voilà... c'est fini. A plus tard, ma chérie. Allez encore cueillir quelques roses pour notre dodo.

FLORE. — Tu m'aimes donc ?

BOUSSU. — Ah ! quelle gamine vous faites.

Et il lui envoie un baiser du bout des doigts.

FLORE, *seule et souriante.* — Brigand !

Flore rentre au salon. Entrent Simon et Popaul. Popaul court le premier jusqu'au perron. Simon vient derrière lui. Ils regardent vers le salon. Simon retourne Popaul et lui donne une gifle formidable. Popaul tombe assis sur les marches. Simon, singeant Flore, dit à Popaul « Brigand ! » Puis ils se sauvent tous les deux. Presque aussitôt Mme Dujardin, venant du parc, paraît sur la terrasse. Elle est suivie de près par Feuillade.

Mme DUJARDIN. — Comment ? Vous n'étiez pas non plus à la soirée, vous ?

FEUILLADE. — Non, madame.

Mme DUJARDIN. — Vous m'avez suivie ?

FEUILLADE. — Je vous ai cherchée.

Mme DUJARDIN. — Et quand m'avez-vous trouvée ?

FEUILLADE. — A l'instant. Au moment où vous passiez la grille du parc. Où étiez-vous donc, Françoise ?

Mme DUJARDIN. — Chez moi. Où croyez-vous que j'aie ma garde-robe ?

FEUILLADE. — Mais avant de vous habiller pour venir ici qu'avez-vous fait ?

Mme DUJARDIN. — Une chose invraisemblable. Je me suis promenée dans les vignes, avec une ombrelle, au clair de lune.

FEUILLADE. — Vous vous moquez de moi. Dites, me pardonnerez-vous jamais ?

Mme DUJARDIN. — Jamais !

FEUILLADE. — Françoise ! je me serais contenté de vous voir.

Mme DUJARDIN. — Moi, je ne m'en serais pas contentée, monsieur Feuillade. Allons ! vous vous consolerez. Vous travaillerez. L'hiver va venir. Vous irez au bal, vous m'oublierez. Et quand vous applaudirez Diane Condé peut-être serez-vous assez surpris de vous souvenir encore de moi. *(Feuillade essaie de lui prendre la main.)* Tenez-vous donc, voyons !

VOIX DES ENFANTS. — Diane ! Diane !...

Mme DUJARDIN. — Chut !

Mme Poinsot et Nini sortent sur le perron et traversent la scène sans voir le couple Mme Dujardin-Feuillade.

Mme POINSOT. — Ecoute ! Personne ne dort à Beaujac. *(Simon et Popaul traversent la scène en courant.)* Crois-tu que les enfants ne seraient pas mieux dans leur lit ? Il paraît, d'après le docteur, que nous sommes ce soir en pleine Renaissance italienne. En tout cas, sa femme devient complètement folle. Quelqu'un lui a fourré dans la tête que les gens de la haute jouaient leur dernière chemise blanche après le spectacle et la voilà jetant des cartes à ce gredin de Boussu et à cet imbécile de Dujardin.

Mme DUJARDIN. — Oh ! c'est trop fort ! Il joue, le misérable ! Il s'est remis à jouer !

Mme Dujardin se lève brusquement et se précipite vers le salon, suivie par Feuillade.

NINI. — Pauvre Françoise !

Mme POINSOT. — D'où sortent-ils encore, ces deux-là ? Ne me crois pas si tu veux, mais je n'ai jamais rien vu de pareil depuis Sadi-Carnot. *(Le Docteur paraît sur le perron, un verre à la main. Il est ivre.)* Le docteur paraît chercher quelqu'un.

NINI. — Oui, laisse-nous !

Mme POINSOT. — Est-ce bien convenable ?

NINI. — Naturellement, puisqu'il n'y a personne.

Mme POINSOT. — C'est la logique même.

Elle sort par le parc.

LE DOCTEUR. — Petite poulette, vous ne voyez rien au-dessus de ma tête ?

NINI. — Si, docteur ! Des cornes !

LE DOCTEUR. — D'accord. Mais au milieu des cornes ?... Eh bien, j'ai mon plumet !...

NINI. — Asseyez-vous !

LE DOCTEUR. — Vous permettez, petite poulette, que je vous bise derrière le lobe de l'oreille ?

NINI. — Bisez !... C'est sans importance, vous ne savez pas ce que vous faites.

LE DOCTEUR. — Erreur ! Ce plumet-là, petite poulette, me rend lucide. Et je ne suis jamais aussi sincère, aussi rigoureux, aussi objectif, aussi cartésien, donc aussi cynique que lorsque j'ai mon plumet. Petite poulette, avez-vous des projets d'avenir ?

NINI. — Je pense aller à Paris bientôt. J'ai une amie dans la couture... chez Paquin.

LE DOCTEUR. — A Paris ? Jamais ! Comment ! Je ne verrais plus ces jolis yeux ? Ils seraient dans la couture... On me coudrait peut-être ces jolies paupières, on me coudrait cette jolie bouche... Halte ! Non, ma petite femme ! Non, je vous garde.

Au salon, Mme Laborderie s'est mise au piano et joue une mazurka « la Czarine ». On danse.

NINI. — Il faudrait m'attacher, vous savez.

LE DOCTEUR. — C'est fait, je vous épouse.

NINI. — Et votre femme ?

LE DOCTEUR. — Ma femme ? Regardez-la... Comme elle joue cette mazurka, cette « Czarine »... Pauvre Isabelle ! *(Il fredonne « la Czarine ». Puis, brusquement :)* Ma femme sera morte dans deux ans. Oui, elle souffre, disons d'un grand point d'interrogation appelé parfois maladie de langueur. Deux ans !. la pauvre !... Pouvez-vous attendre ?

NINI. — Qu'est-ce que vous dites ?

LE DOCTEUR. — Elle est fichue...

NINI. — Qu'en savez-vous ?

LE DOCTEUR. — Je suis médecin.

NINI. — Eh bien, j'espère que vous la soignez !

LE DOCTEUR. — Jamais de la vie ! On m'accuserait, au pays, d'avoir expédié Isabelle dans l'autre monde pour vous épouser ? Merci !

NINI. — Appelez un confrère, alors...

LE DOCTEUR. — Pour qu'il la tue à ma place ? Il ne me pardonnerait jamais une telle lâcheté... Elle non plus, d'ailleurs.

NINI. — Vous êtes un monstre !

Mme Laborderie cesse de jouer.

LE DOCTEUR. — Non. Je suis franc. J'ai mon plumet. Nini, voulez-vous m'accorder cette petite main quand Mme Laborderie sera morte ?

NINI. — Taisez-vous donc !

LE DOCTEUR. — Hein ?

NINI. — Un bouchon, si vous préférez. La voilà.

LE DOCTEUR. — Qui ?

NINI. — La défunte.

Mme Laborderie, qui est sortie du salon depuis un instant, se dirige en effet vers eux.

Mme LABORDERIE. — Le docteur a son plumet, ce soir.

LE DOCTEUR. — Je ne m'en cache pas, madame Laborderie.

Mme LABORDERIE. — Et si vous croyez, mademoiselle, tout ce qu'il vous raconte !... Il est capable de vous démontrer par A+B qu'avant deux ans il vous épousera dès que je serai morte. Il dit cela à toutes les femmes quand il a son pompon.

LE DOCTEUR, *la reprenant.* — Mon plumet, madame.

Mme LABORDERIE. — Si tu veux. *(Elle rit. Nini lui tourne le dos et sort vers le parc.)* Et voilà ! Va retrouver ta maman, mon mignon !

Entre Martignac.

LE DOCTEUR. — Tu me paieras ça, Isabelle !

Mme LABORDERIE, *à voix basse.* — Tu crois ? *(Haut :)* Pierre Martignac, vous m'abandonnez tout à fait, ce soir.

MARTIGNAC. — Oh !

Mme LABORDERIE. — Dites-moi donc ! Est-ce que dans votre grand monde on arrive chez les gens au petit jour pour jouer des haricots ? Est-ce que le mari arrive avant sa femme ? Et sa femme un peu plus tard, avec son amant ?

MARTIGNAC. — Mais bien sûr, Isabelle.

Mme LABORDERIE, *désignant l'intérieur du salon.* — Est-ce que, pendant le baccara, l'épouse fait tapisserie en frappant à le rompre son éventail contre sa cuisse ? Est-ce que les actrices se tiennent toutes comme Diane Condé ? Regardez donc ! Cette somptueuse créature observe le jeu avec une telle attention qu'elle risque d'en oublier ses deux seins, posés comme dans un nid, sur la chevelure ondulée de M. Dujardin.

LE DOCTEUR. — C'est très mondain.

Il rit. Martignac fait un mouvement vers le salon. Mme Laborderie le rattrape par le bras.

Mme LABORDERIE. — Ah ! non. Restez avec moi, Pierre ! C'est bien mon tour.

LE DOCTEUR, *avec une colère feinte.* — Pierre Martignac ! Je t'ordonne de me suivre ! *(Puis, comme une cajolerie :)* Et si tu es bien sage, je t'arracherai une dent.

Le Docteur l'entraîne par l'autre bras. Martignac est tiraillé à gauche et à droite. Feuillade paraît brusquement sur le perron.

FEUILLADE. — Madame Laborderie, les joueurs demandent si vous pouvez leur donner encore quelques poignées de haricots.

Mme LABORDERIE. — Mais qu'est-ce qu'ils en font ? Ils les mangent ? Je n'ai plus de haricots. Docteur, tu leur donneras une poignée de pois secs !... mais qu'ils me les rendent, c'est pour semer.

FEUILLADE. — J'y veillerai, madame.

Feuillade sort, suivi du Docteur et de Martignac. Mme Laborderie s'apprête, elle aussi, à sortir, lorsque Nini reparaît et passe devant elle avec effronterie.

Mme LABORDERIE. — Je me demande, Nini, ce que vous pouvez bien trouver d'extraordinaire à mon époux.

NINI. — Moi ? Rien du tout, madame.

Mme LABORDERIE. — Alors, je ne comprends pas.

NINI. — Il me courtise. C'est pourtant visible.

Mme LABORDERIE. — Vous acceptez cela assez facilement, il me semble.

NINI. — Je m'instruis.

Mme LABORDERIE, *ironique.* — J'espère que vous faites des progrès.

NINI. — On est content de moi. Que voulez-vous, madame, je préfère passer mon brevet avant le mariage que de prendre, comme certaines, des leçons particulières après.

Mme LABORDERIE, *pincée.* — Merci. Ainsi, mademoiselle, vous ne m'envoyez pas dire que vous me prêtez un amant.

NINI. — Vous avez un amant, madame ?

Mme LABORDERIE. — Vous vous imaginez sans doute, comme bien des gens à Beaujac, qu'entre Martignac et moi il peut y avoir quelque chose ?

NINI. — Je n'imagine pas. Mais, il n'est pas interdit de le supposer...

Mme LABORDERIE. — Je vois que vous aimez la précision. Mademoiselle, voulez-vous connaître la vérité ?

NINI. — Comme toute personne désireuse de s'instruire, madame.

Mme LABORDERIE. — Eh bien, voilà, il ne peut rien y avoir entre Martignac et moi pour l'excellente raison que M. Martignac n'aime pas les femmes.

NINI. — Quoi ?

Mme LABORDERIE. — Instruisez-vous.

NINI. — Je ne comprends pas.

Mme LABORDERIE. — Vous ne comprenez pas ?

NINI. — Non.

Mme LABORDERIE. — C'est ennuyeux ! Comment maintenant vous préciser cela sans vous choquer. C'est difficile. Essayons... Voilà : Martignac n'est vraiment amoureux que des personnes de son sexe.

NINI. — Oh ! *(Un temps.)* Oh ! *(Encore un temps.)* Ces êtres-là existent donc ?

Nini est absolument abasourdie.

Mme LABORDERIE. — Vous l'ignoriez ?

NINI, *hésitante.* — Je n'en étais pas très sûre.

Entre Martignac.

Nini regarde Martignac curieusement et elle éclate de rire en sortant. Mme Laborderie éclate de rire à son tour.

MARTIGNAC. — Vous aussi ? Vous êtes malade ? Enfin, qu'y a-t-il ?

Mme LABORDERIE. — Rien... Rien... *(Faussement tragique :)* Je me venge !

Et Mme Laborderie, riant toujours, rentre au salon.

MARTIGNAC, *seul.* — Décidément la province c'est la Chine. Comprends pas... Maintenant j'ai l'air d'un élève du Conservatoire qui va rater sa sortie. *(Prenant une résolution et déclamant :)* A l'aide ! vite un alexandrin. « Il faut partir, Seigneur. Sortir de ce palais... » C'est mou. *(Se reprenant, il lance à la Mounet-Sully :)* « Gardes ! Qu'on obéisse aux ordres de ma mère ! » Hop ! Et voilà ! C'est mieux.

Il rentre au salon. Simon et Popaul, qui étaient disimulés — on s'en aperçoit alors — derrière la rocaille, applaudissent, puis entrent en scène en gambadant, en se bousculant et en imitant Martignac.

SIMON. — « Gardes ! qu'on obéisse aux ordres de ma mère ! »

POPAUL. — Hop ! Et voilà !

SIMON. — Hop et voilà ! C'est le théâtre de Paris. *(Ils s'arrêtent de gambader et rient :)* On t'y mène, toi, au théâtre ?

POPAUL. — Plus maintenant, seulement quand j'étais petit.

SIMON. — Ah ! Et qu'est-ce que tu as vu jouer, toi ?

POPAUL. — Je ne sais pas. C'était un rideau rouge avec du bruit derrière. Y avait des chaudrons percés avec du feu dedans l'hiver, on mangeait des oranges et des pastilles, et puis on s'en allait...

SIMON. — C'est tout ?

POPAUL. — C'est tout ce que j'ai vu.

SIMON. — Parce que tu t'es endormi avant et qu'on t'a réveillé pour partir. Pauvre idiot ! Et pendant que tu dormais le rideau se levait et on voyait des choses comme dans la rue, comme à la maison. Tiens ! Quand on regarde d'ici à l'intérieur du salon, c'est comme si on était au théâtre.

POPAUL. — Et qu'est-ce que tu as vu, toi, au théâtre ?

SIMON. — Des choses ! Est-ce que ton père bat ta mère ?

POPAUL. — Non.

SIMON. — Est-ce qu'ils s'embrassent quelquefois ?

POPAUL. — Jamais.

SIMON. — Est-ce que chez toi on se promène en chemise dans le jardin, la nuit ?

POPAUL. — Oh ! non !

SIMON. — T'as pas de chance ! Moi, j'ai le théâtre chez moi. Oh ! regarde !...

POPAUL. — Quoi ?

SIMON. — Papa qui joue aux cartes !... Et maman qui se lève et lui met la main sur la tête. *(Imitant Martignac :)* Papa ! Obéissez aux ordres de ma mère ! Oh ! la la ! quel drame !

POPAUL. — Qu'est-ce que c'est, un drame ?

SIMON. — Un drame ? Hop ! Et voilà ! C'est le théâtre de Paris... Cavalons-nous vite, voilà ma mère !

Entrent Mme Dujardin et Dujardin, suivis de Feuillade. Ce dernier traverse la scène et va discrètement s'asseoir sur le balustre du côté de la rocaille.

Mme DUJARDIN. — Tu me l'avais juré sur la tête de Simon.

DUJARDIN. — D'où viens-tu ?

Mme DUJARDIN. — Quand je suis rentrée au salon, tu as fait semblant de ne pas me voir.

DUJARDIN. — Où es-tu allée ?

Mme DUJARDIN. — Je sais bien que tu ne joues que des haricots. Mais tu joues.

DUJARDIN. — Des haricots ! pauvre dinde ! Chaque haricot valait un louis.

Mme DUJARDIN. — Qu'est-ce que tu dis ?

DUJARDIN. — Ça t'apprendra à me laisser seul. Où étais-tu ?

Mme DUJARDIN. — Et toi ? La maison était vide quand je suis revenue.

DUJARDIN. — J'étais allé voir mon père.

Mme DUJARDIN. — Tu lui as arraché les 6.300 francs ! Oh ! mon Dieu ! Et après avoir payé Boussu, tu t'es remis à jouer. Et tu as tout perdu, et tu perds encore, j'en suis sûre !

DUJARDIN. — Je gagnais quand tu es arrivée. Mais tu as pris tes airs de martyre, alors mon cœur s'est refroidi. Ça ne trompe pas. Quand on a la chance, on la sent brûler là-dedans.

Il se frappe la poitrine.

Mme DUJARDIN. — Et cette femme qui se couchait sur toi, ne te réchauffait pas ?

DUJARDIN. — Bien sûr. Diane Condé est une mascotte. Tu lui as coupé la chique.

Mme DUJARDIN. — Et moi qui avais tout arrangé !

DUJARDIN. — Comment ça ?

Mme DUJARDIN. — Boussu m'avait promis de te faire remise de ta dette.

DUJARDIN. — Tu as été chez Boussu ?

Mme DUJARDIN. — Oui. Et il ne m'a pas mangée.

DUJARDIN. — Françoise, c'est vrai ?

Mme DUJARDIN. — Est-ce que j'ai l'air de mentir ? Oui, j'ai été chez Boussu.

DUJARDIN. — Elle est allée se sacrifier ! Ah ! les femmes qui se sacrifient !

Mme DUJARDIN. — Edouard, pour toi je ferai bien des choses, mais n'exagérons rien.

DUJARDIN. — Pour Simon tu es capable de tout.

Mme DUJARDIN. — Boussu ne m'a même pas touché le bout des doigts. Je suis arrivée, je me suis assise dans un fauteuil et je suis repartie, gantée, chapeautée comme je suis venue.

DUJARDIN. — Comme tu serais allée à la messe.

Mme DUJARDIN. — Exactement.

DUJARDIN. — Mais, nom de D... ! A qui feras-tu croire une chose pareille ?

Mme DUJARDIN. — Edouard ! Ne m'insulte pas davantage.

DUJARDIN. — Je n'ai plus qu'à quitter le pays.

Mme DUJARDIN. — Je le quitterai peut-être avant toi, si tu refuses de me croire et si tu joues encore.

DUJARDIN. — Si je joue ! Mais c'est ma dernière chance ! Et je le tiens cette fois, tu m'entends et je ne le lâche plus ! Je le veux jusqu'à la crasse de son dernier chapeau melon. *(Au moment de rentrer au salon il éclate de rire.)* Et si maintenant je n'ai pas une veine de cocu...

BOUSSU, *entrant par la terrasse et rejoignant rapidement Mme Dujardin.* — Madame, votre mari m'a payé et m'a demandé sa revanche. Comment la lui refuser ? Lui avez-vous fait part de votre démarche ?

Mme DUJARDIN. — Oui.

BOUSSU. — C'est un tort, madame. Il va s'imaginer maintenant des choses... Pourtant j'ai été impeccable, reconnaissez-le.

Mme DUJARDIN. — Je le reconnais, monsieur. Mais, je me suis pourtant compromise...

BOUSSU. — Compromise ? En quoi ?

Mme DUJARDIN. — En venant chez vous. Si l'on m'a vue, vous connaissez Beaujac, n'est-ce pas ?

BOUSSU. — Bien sûr !

Mme DUJARDIN. — Et malgré vos promesses, vous jouez avec mon mari. Vous m'aviez juré de ne pas le faire. C'est une trahison que je ne vous pardonnerai jamais et vous me la paierez celle-là.

BOUSSU. — Je n'ai pas de chance.

VOIX DE DUJARDIN. — Boussu.

BOUSSU, *sortant.* — Mais j'ai de la veine. Banco !

Mme DUJARDIN. — Et on recommence. Banco ! Banco ! *(Puis elle appelle :)* Feuillade ! Feuillade ! Embrassez-moi devant Edouard, oui devant Edouard. Devant tout le monde. Et emmenez-moi, Albert ! Emmenez-moi à Paris tout de suite.

FEUILLADE. — Vous me pardonnez ?

Mme DUJARDIN. — J'ai été patiente, c'est fini. Allons faire nos bagages tout de suite.

FEUILLADE. — Et votre fils, Françoise ?

Mme DUJARDIN. — Mon fils ? Vous n'en voulez pas ?

FEUILLADE. — Je n'ai pas dit cela.

Mme DUJARDIN. — Je l'espère bien.

Elle l'entraîne et ils s'enfuient tous les deux dans le parc. Presque aussitôt Nini paraît sur le perron. Martignac la suit de près.

MARTIGNAC. — Un tour de valse, mademoiselle ? *(Nini lui éclate de rire au nez.)* Mais qu'ai-je donc pour vous de si comique ce soir ?

Martignac hausse les épaules, lui tourne le dos et sort. Mme Poinsot paraît à son tour. On entend Dujardin qui appelle.

VOIX DE DUJARDIN. — Françoise !

Mme Laborderie cesse de jouer la Valse Bleue. *Mme Poinsot et sa fille se regardent.*

Mme POINSOT. — Au fait, où est-elle passée ?

Puis, tandis qu'elles se dirigent vers le salon, Dujardin paraît sur le perron.

DUJARDIN, *à Mme Poinsot.* — Vous n'avez pas vu ma femme ?

Mme POINSOT. — Non. Vous l'avez encore perdue ? *(Dujardin, sans répondre, traverse la scène et sort vers le parc en appelant Françoise. Mme Poinsot regarde le ciel et hoche la tête.)* Entre nous, cette comète qu'on ne voit pas aurait bien pu rester où elle était. Moi, vois-tu, si je n'étais pas socialiste, ce soir je serais superstitieuse. *(Puis prenant sa fille résolument par le bras :)* Viens, allons manger un peu de canard froid.

Elles entrent au salon.

VOIX DE DUJARDIN, *appelant.* — Françoise... *(Puis :)* Clémence !

VOIX DE CLÉMENCE. — Monsieur ?

Clémence entre en courant par la droite et escalade le perron, pendant que Dujardin l'appelle au salon. Elle est ivre et nerveuse.

CLÉMENCE. — Oui, Monsieur.

DUJARDIN, *entrant.* — Savez-vous où est Madame ?

CLÉMENCE. — Je ne sais pas, mais je crois bien que je viens de la voir partir avec Albert Feuillade, Monsieur.

VOIX DE DUJARDIN, *furieux.* — Ah ! elle est partie ?... Attendez un peu !

Mme Laborderie joue une polka. Clémence, comme si la menace s'adressait à elle, dégringole l'escalier du perron et va s'agenouiller devant la Vénus de la rocaille.

CLÉMENCE, *bredouillant des prières en désordre.* — Je vous salue, Marie... C'est ma faute... C'est ma faute...

Dujardin sort du salon les cartes à la main. Il cherche des yeux Clémence, la rejoint et s'arrête derrière elle, estomaqué.

DUJARDIN. — Elle est saoule !

CLÉMENCE, *violemment.* — Non, Monsieur. Je prie.

DUJARDIN. — Mais ce n'est pas la Sainte Vierge, pauvre imbécile ! C'est une femme nue. C'est Vénus.

CLÉMENCE. — Vénus ?

DUJARDIN. — Quelqu'un que vous ne connaissez pas.

CLÉMENCE, *outrée.* — La Sainte Vierge est partout.

DUJARDIN. — Allez donc voir à la maison si elle n'est pas avec Madame, et ramenez-les moi toutes les deux !

CLÉMENCE. — Oh ! oui, mon pauvre Monsieur. C'est ma faute, c'est ma très grande faute...

Boussu sort, les cartes à la main et surprend la fin de la scène.

DUJARDIN. — Bon ! Bon ! Vous direz ça au curé.

CLÉMENCE. — L'autre nuit, lorsque vous êtes venu vous asseoir sur mon lit, je n'aurais pas dû...

Dujardin, inquiet, regarde autour de lui et aperçoit Boussu qui ricane sur le perron.

DUJARDIN. — Taisez-vous ! Vous sentez le marc !

CLÉMENCE. — Et si vous revenez avant le petit jour, je vous ouvrirai les bras et je vous bercerai, Monsieur !

DUJARDIN. — Vous osez soutenir que je suis venu dans votre chambre, moi ?

CLÉMENCE. — Oui, je le soutiens.

DUJARDIN. — Vous êtes une menteuse, une visionnaire, une détraquée... Vite, allez me chercher ma femme, ou je vous étrangle.

CLÉMENCE, *menaçant comme une folle.* — Prenez garde, vous savez, vous !

Elle sort. Boussu se tord.

BOUSSU. — Et voilà ! mon pauvre Dujardin ! Il a suffi que le docteur Laborderie vous suggère, hier, au cercle, de coucher avec la bonne : « Une marche craque, mais zut ! on l'enjambe » pour que le soir même vous grimpiez dans son lit.

DUJARDIN. — Je remercierai le docteur. Allons jouer !

BOUSSU. — Non, Dujardin, non ! La plaisanterie a assez duré. Maintenant, c'est moi qui déchire les cartes.

Il les déchire.

DUJARDIN. — De quel droit ?

BOUSSU. — De quel droit ? Vous savez que vous me devez plus d'argent que vous ne pourrez m'en payer. J'espère cette fois que vous êtes calmé.

DUJARDIN. — Vous serez payé jusqu'au dernier centime.

BOUSSU. — Pauvre Dujardin !

DUJARDIN. — Ah ! je vous en prie, pas de ces pauvretés ! Moi, je voulais votre peau.

BOUSSU. — Je ne voulais que votre veste. Je suis plus gentil. Dites donc ! Vous étiez superbe, la nuit dernière, debout sur une chaise, devant Diane Condé, le chapeau de paille à la main. *(Les bras en croix, imitant Dujardin :)* « Je mourrai dans

l'opulence ou je périrai dans le ruisseau ! » Toujours le même refrain, quoi ! Blagueur ! Écoutez ! ton l'entend d'ici, le ruisseau, le long de la tannerie...

DUJARDIN. — Crétin !

BOUSSU. — Petit zéro ! *(Dujardin veut se jeter sur lui.)* La lutte à main plate ? Si vous voulez, mais cette fois ce ne sera pas pour rire. C'est des deux épaules que vous toucherez le gravier.

DUJARDIN, *renonçant.* — Bon. Je trouverai autre chose.

BOUSSU. — Vous m'enverrez votre femme !

DUJARDIN. — Qu'est-ce que vous dites ?

BOUSSU. — Quitte à me provoquer de nouveau, pour donner le change.

DUJARDIN. — Je ne comprends pas.

BOUSSU. — Tout à l'heure Mme Dujardin est venue me supplier de faire remise à M. Dujardin des 6.300 francs que celui-ci devait à Me Boussu.

DUJARDIN. — Mme Dujardin n'est jamais allée chez Boussu.

BOUSSU. — Vous le lui demanderez.

DUJARDIN. — Je l'ai vue tout à l'heure. Elle me l'aurait dit. Ma femme ne me cache rien.

BOUSSU. — Elle est venue, je vous dis. Je l'ai vue tremblante devant moi. Elle portait un chapeau à fleurs, une voilette grise. En parlant, elle tordait ses longs gants de chevreau noir. Elle souffrait avec tant de grâce !... Jolie, désirable, offerte... Je lui ai fait la remise qu'elle me demandait.

DUJARDIN. — Vous êtes un menteur ! Que serait-elle venue faire chez vous ? Il y a une heure, je les avais ces 6.300 francs puisque je viens de les perdre avec tout le reste. Ils sont dans votre poche. Je vous conseille, Boussu, de ne pas vous vanter de cette histoire sans preuve à l'appui, sinon, ça vous coûtera cher.

BOUSSU. — Non, Dujardin. Vous n'aurez pas le plaisir de m'attaquer en diffamation. Mais voici la preuve de la visite de votre femme chez moi : Dujardin, pour les beaux yeux de Françoise, non seulement les 6.300 francs que j'ai dans ma poche sont à votre disposition, mais je vous fais cadeau de tout le reste.

DUJARDIN. — Quoi ?

BOUSSU. — Mon cher partenaire, nous n'avons joué que des haricots. Essayez donc de prouver le contraire ?

DUJARDIN. — Ne faites donc pas le grand seigneur à peu de frais ! Moi, je sais ce que je vous dois, et cela suffit.

BOUSSU. — Petit ... d'honnête homme ! Vous avez une conscience, vous ! Hein !

DUJARDIN. — Et vous craignez, vous, pour votre réputation, sans doute, et aussi pour votre étude, hein ? Vous ne voulez pas qu'on vous accuse d'avoir saigné les Dujardin.

BOUSSU. — Allons donc ! Mais c'est la meilleure réclame que je pourrais me faire. Petit bourgeois ! Vous ne connaissez plus les paysans. Je passerais pour un malin, au contraire, même aux yeux de votre père. Non, Dujardin. Vous ruiner d'un coup, c'est trop simple, c'est brutal. C'est bête et ça ne servirait à rien. Si je vous perds, qu'est-ce que j'aurais pour me distraire, moi, le samedi soir ? Non, je préfère vous ruiner hebdomadairement, doucement, à petit feu... Vous acceptez ? *(Dujardin garde le silence.)* Et puis qui vous dit que vous ne vous referez pas ? La chance peut tourner. Réfléchissez et dites-moi oui ou non, tout à l'heure. *(Boussu lui tend la main.)* Vous ne voulez pas me serrer la main ? Bon ! Serrez, ne serrez pas, je m'en fiche ! Comme personne ne nous voit !

Flore paraît sur le perron. Mme Laborderie attaque une scottisch.

FLORE. — Un petit rafraîchissement, Maître ? Je ne l'accepterai que de vos doigts.

BOUSSU, *la prenant par le bras.* — Un rafraîchissement ? Venez, ma belle. Je vais vous donner une douche.

Boussu rejoint Flore sur le perron, l'enlace et le couple rentre au salon en dansant. Dujardin s'assied à une table de jardin et se prend la tête dans les mains. On devine qu'il pleure. Nini sort du salon, aperçoit Dujardin et s'approche doucement de lui.

NINI. — Vous pleurez, monsieur Dujardin ? Oh ! il pleure jusque sur ses moustaches. Vous n'avez pas honte, grand dadais ?

DUJARDIN. — Ah ! Je les collectionne les atouts et les camouflets ! Je suis ruiné, ma pauvre ! Ruiné ! Humilié ! Trompé ! Bafoué ! et... et fils prodigue !

NINI. — Mon pauvre petit Dujardin !

DUJARDIN. — Ne me plaignez pas ou j'éclate en sanglots.

Dujardin cherche vainement son mouchoir.

NINI. — Vous n'avez pas de mouchoir ?

Elle l'essuie avec le sien.

DUJARDIN. — Je n'ai plus rien, Nini. D'abord Boussu m'a ratiboisé complètement. Complètement ! Et, les poches pleines, il m'a fait l'affront de faire Charlemagne.

NINI. — Il a quitté le jeu ?

DUJARDIN. — En emportant tout ! Et après ! Oh ! après ! devinez ce qu'il a fait ? La plus grande coquinerie que vous puissiez imaginer.

NINI. — Quoi ?

DUJARDIN. — Il m'a tout rendu. Il m'a fait grâce.

NINI. — Eh bien, tant mieux !

DUJARDIN, *amer.* — Tant mieux ! Vous croyez qu'un joueur honnête peut accepter une pareille humiliation ? Lui accepterait, peut-être. Moi, *jamais !*

NINI. — Mais c'est idiot ! Après tout, il ne vous rendrait que votre argent.

DUJARDIN. — Mon argent ! Vous ne comprenez rien au baccara.

NINI. — Je ne sais pas si Françoise le comprendra mieux que moi.

DUJARDIN. — Françoise me quitte.

NINI. — Ce n'est pas vrai !

DUJARDIN. — Oui, elle part.

NINI. — Avec qui ? avec Feuillade ?

DUJARDIN. — S'il n'y avait que Feuillade...

NINI. — Quoi ?

DUJARDIN, *haussant les épaules.* — Feuillade, Feuillade... Cet après-midi elle était déjà sur le point de : froutt... Un peu plus tard elle me quittait « presque ». C'est sa façon de parler. « Presque » ! Joli mot, n'est-ce pas ? Mais après le petit banco de ce soir il n'y a plus de doute. Elle fait ses malles. Je la vois déjà sur la route nationale avec sa dot sous le bras, son Feuillade sous l'autre, et Simon, le petit pâtissier, gambadant devant, en éclaireur.

NINI. — Et ça vous fait rire ?

DUJARDIN. — Je viens de pleurer.

NINI. — Allons, monsieur Dujardin, au fond vous l'aimez bien, votre petite Françoise. Et moi, à votre place, je me moucherais un bon coup, je mettrais mon petit mouchoir dans ma poche et j'accepterais l'offre de Boussu. Cela arrangerait tout et Françoise serait bien contente.

DUJARDIN. — Vous voulez que je me déshonore ?

NINI. — Comme si Boussu pouvait déshonorer quelqu'un !

DUJARDIN. — Et comme si ce brochet avait le droit de faire grâce... Je vous dis qu'il se prend pour Fallières !

Simon et Popaul, venant du salon, entrent en courant.

SIMON. — Papa ! La Diane m'a demandé de venir voir où tu étais ?

DUJARDIN, *ravi.* — C'est vrai ? Va lui dire que je suis là, sur la terrasse. Dis-lui que je fume, que je rêve... Que fait-elle en ce moment ?

POPAUL. — Elle boit le champagne dans tous les verres.

SIMON. — Et après elle donne des coups de pied dans le derrière à tout le monde. On s'amuse bien.

Popaul et Simon s'en retournent en courant.

DUJARDIN. — C'est charmant !

Dujardin, transfiguré par la nouvelle, regarde Nini avec orgueil.

NINI. — Eh bien, j'espère !

DUJARDIN. — Vous garderez cela pour vous, n'est-ce pas ?

NINI. — Si vous croyez que tout le monde ne l'a pas remarqué. Elle est joliment pincée, allez !

DUJARDIN. — Vous croyez ? Ah ! ce n'est pas une femme ordinaire. Hier soir, au Grand Hôtel, je m'étais à peine assis près d'elle que, vlan ! elle colle sa jambe contre la mienne. Une jambe musclée, vibrante...

NINI. — Vibrante !

DUJARDIN. — Vibrante, d'abord. Après elle faisait plutôt sa patte de velours, mais si gentiment. *(Rire de Nini.)* Vous riez ?

NINI. — C'est vous qui me faites rire. *(L'imitant :)* Sa patte de velours si gentiment ! Ah ! la la ! Avec les hommes ça ne traîne pas. La pauvre Françoise sera vite oubliée.

DUJARDIN. — Mais elle me plaque, la pauvre Françoise ! C'est elle qui me plaque ! Que voulez-vous que je fasse, moi, maintenant, tout seul dans la vie ! Que je l'attende ? Que je fasse brûler un cierge à saint Antoine de Padoue ? Je ne suis pas particulièrement croyant, mais enfin, c'est l'autre qui me tombe du ciel, c'est cette Diane Condé qui m'arrive à cheval sur cette comète invisible. Je crois à la chance, moi. Je crois aux présages. C'est une mascotte, cette femme-là, un oracle...

NINI. — Vous croyez donc vraiment à l'amour, monsieur Dujardin ?

DUJARDIN. — C'est à un joueur que vous le demandez ? Si je crois à l'amour ? Mais puisque je crois au hasard ! *(Un silence. Puis, tout à sa rêverie :)* Si vous l'aviez entendue ! « Embrassez-moi, petit berger ! Embrassez-moi ! »

Nini se lève, passe derrière lui et l'embrasse par surprise.

NINI. — J'étais comme Françoise. Moi aussi, je vous aimais bien, monsieur Dujardin. *(Dujardin la regarde.)* Eh ! oui !

A ce moment les invités sortent du salon et courent à la balustrade pour voir partir Diane Condé ; sauf Martignac, qui se dirige vers Dujardin.

MARTIGNAC. — Et voilà, monsieur Dujardin tandis que vous tourniez la tête à cette jouvencelle, Diane Condé vous cherchait partout pour vous dire au revoir.

DUJARDIN. — Elle est partie ?

MARTIGNAC. — A l'instant. Elle vous avait pourtant envoyé votre fils et vous n'avez même pas daigné venir la saluer !

Et il court à la balustrade. Mme Laborderie paraît sur le perron et interpelle Dujardin ironiquement.

Mme LABORDERIE. — Mlle Condé m'a chargée de vous dire bien des choses aimables, cher monsieur Dujardin.

SIMON ET POPAUL. — Vive la Diane ! Vive la Diane !

Dujardin et Nini à leur tour se dirigent vers la balustrade.

LE DOCTEUR. — Martignac, tu aurais bien pu la reconduire.

MARTIGNAC. — Elle n'a pas voulu. Elle est un peu pompette.

VOIX DE Mme DUJARDIN ET DE FEUILLADE. — Clémence ! Clémence !

VOIX DE Mme DUJARDIN. — Ecoutez ! Attendez-moi !

Clémence entre en tenant le mannequin d'un homme coiffé d'une paire de cornes. Elle est aussitôt rejointe par Mme Dujardin et par Feuillade, qui essaient vainement de lui arracher le mannequin et de la faire taire. Tous ceux de la balustrade se sont retournés. Simon pousse un cri d'effroi et va se réfugier dans les jupes de sa mère.

SIMON. — Ooooh...

DUJARDIN. — Qu'est-ce que c'est ?

CLÉMENCE, *hurlant.* — Mais c'est vous, Monsieur ! C'est vous ! On vous avait accroché au balcon.

Mme DUJARDIN. — Je voulais t'éviter cet affront, Edouard. Je te le jure. Clémence m'avait promis de jeter cet épouvantail dans le ruisseau, mais la sale bête s'est mise à courir jusqu'ici et nous arrivons trop tard. *(A Simon :)* Tu pleures ? N'aie pas peur, mon petit.

DUJARDIN, *à Françoise.* — Il a peur ?

SIMON. — Oh ! non ! Il est bien joli ce monsieur ! Mais dis, papa, pourquoi il a des cornes sur la tête et un habit comme un oiseau ?

DUJARDIN, *d'abord déconcerté.* — Des cornes sur la tête ? Et un habit comme un oiseau ? Eh bien ! Il a des cornes pour se battre et un costume pour danser ! *(Se coiffant de la paire de cornes et enlaçant le mannequin il fait rapidement un tour de valse. Puis, s'arrêtant net, il jette le mannequin à son fils.)* Je te le donne. Messieurs ! Je suis sabré ! Excusez-moi ! *(A sa femme :)* Tu es revenue ?

Mme DUJARDIN. — J'ai honte, j'ai honte, Edouard, tant de méchanceté ! Et leur sale mannequin pour finir. C'est lui pourtant qui m'a cloué sur place. Oh ! je n'étais pas allée bien loin. Tu sais comme je suis vive sur le moment. Eh bien ! tant pis, va, va, je serai la femme d'un joueur !

DUJARDIN. — Non, Françoise, non !

LE DOCTEUR. — Qui a fait le coup ? Nom de D... Je veux en avoir le cœur net. Donne-moi ce bonhomme.

Il arrache le mannequin des mains de Simon.

SIMON, *effrayé, rejoignant ses parents.* — Papa !

Mme DUJARDIN. — Sois sage. *(A Dujardin :)* Non ?

DUJARDIN. — Ton amourette avec Feuillade passe encore, mais Boussu... trahi et trompé, c'est complet.

Mme DUJARDIN. — Tu as tort, Edouard, je te le prouverai.

DUJARDIN. — Si tu crois pouvoir effacer le tableau que j'imagine ? *(Désignant le Docteur qui brandit le mannequin :)* En attendant, c'est toujours à eux de jouer !

LE DOCTEUR. — Voilà le pantalon d'un homme qui ne porte pas de caleçon.

FLORE, *dans un cri.* — C'est Armand !

BOUSSU. — Qu'en sait-elle, cette espèce d'hystérique ?

FLORE. — Hystérique ? A qui la faute ? sans cœur !

LE DOCTEUR, *qui a défait la patte du pantalon.* — Votre nom est inscrit sur la patte, cochon !

BOUSSU. — Que voulez-vous ? Une bande de zigotos est venue me demander un pantalon pour faire « un coup ». Dans les grandes occasions ils font des coups... vous savez bien ! Du diable si je pouvais deviner qu'ils l'accrocheraient au portemanteau des Dujardin. Evidemment, les apparences sont contre moi. Mais je vous jure bien...

LE DOCTEUR, *l'interrompant.* — Et l'habit ! Mais c'est ma queue de pie ! Pas de doute, elle sent l'éther. C'est ma vieille queue de pie d'étudiant. C'est toi qui l'a donnée, Isabelle ?

Mme LABORDERIE. — Tu ne la mettais jamais. A moi non plus ces zigotos n'ont pas dit ce qu'ils voulaient en faire. La preuve, j'ai cru que c'était pour Boussu.

LE DOCTEUR. — Pour Boussu ! Est-ce qu'il porte des cornes, Boussu ? Un veuf !

Mme POINSOT. — Ah ! Les cornes ? C'est moi qui les ai données, docteur. J'étais même persuadée qu'elles étaient pour vous.

DUJARDIN. — En somme, moi, on m'avait oublié.

BOUSSU. — Parfaitement, on vous avait oublié. Vous vous imaginez peut-être qu'en donnant un vieux pantalon on y joint la manière de s'en servir contre vous ! Ou qu'on s'amuse à escalader votre balcon en redingote et en robe de soie pour vous faire une niche ! Ces pantalonnades, nous les laissons au populo, monsieur Dujardin, au populo !

Dujardin s'avance vers le mannequin que tient toujours le Docteur et le salue.

DUJARDIN. — Vous entendez, monsieur ? Boussu l'a dit. C'est le populo, le brave populo de Beaujac qui vous a fait la courte échelle. Nous sommes tout simplement victimes de l'opinion publique. Elle flaire si bien le vent. Voyez, monsieur, elle devine comme par miracle les désirs qui se croient si bien cachés derrière la tête de ces messieurs en redingote.

BOUSSU, *ironique.* — Oh ! elle est très adroite !

DUJARDIN, *toujours au mannequin.* — Si adroite, monsieur, qu'on lui confie toujours le soin de former les faisceaux. Et si dévouée qu'elle se fait périodiquement tailler en pièces dans les houblonnières de Reischoffen.

BOUSSU, *il fredonne un air de trompette.* — Sabre au clair !

DUJARDIN. — Non, Boussu. Remettez sabre ! On ne lutte pas contre l'opinion publique, surtout quand elle a tort. Je préfère partir.

LE DOCTEUR, *brandissant le mannequin.* — Vous voudriez nous quitter pour ce polichinelle ?

BOUSSU, *à mi-voix.* — Ne faites donc pas de bêtises. Je vous ai fait une proposition, acceptez-la !

Mme LABORDERIE. — Madame Dujardin, défendez donc votre petit Beaujac !

DUJARDIN. — Mme Dujardin ferme son salon, madame. Nous n'avons plus les moyens de recevoir. Apprends, Françoise, que j'ai perdu ce soir au baccara tout ce que nous possédions.

Mme DUJARDIN, *recevant le choc.* — Tout ?

DUJARDIN. — Tout ! Jusqu'au dernier centime.

Mme DUJARDIN. — Rien ne m'étonne plus ! Amen !

DUJARDIN, *donnant le mannequin à Simon.* — Tiens, amuse-toi, Simon.

BOUSSU. — Qu'est-ce qu'il raconte ?

DUJARDIN. — Vous m'avez ruiné, Boussu.

BOUSSU. — Moi ? Je vous ai ruiné ? Nous jouions des haricots, messieurs.

DUJARDIN. — Mais chaque haricot valait un louis.

BOUSSU. — Un louis, un haricot ? Il est fou !

DUJARDIN. — Je vais vous dire la vérité.

BOUSSU. — Non, vous ne me devez rien. Ou plutôt, si : deux poignées de haricots.

LE DOCTEUR, *à Dujardin.* — Dites donc, Dujardin, il a le beau geste.

DUJARDIN. — Oui, mais c'est un geste qui en explique un autre.

LE DOCTEUR. — Lequel ?

DUJARDIN. — Vous avez déshonoré ma femme, Boussu !

BOUSSU. — Qu'est-ce que vous dites ?

DUJARDIN. — Il y a quelques heures ma femme était chez vous. *(A Mme Laborderie :)* C'est la raison de son retard, madame.

BOUSSU. — Vous insultez votre femme. Mme Dujardin n'est jamais venue chez moi.

DUJARDIN. — Elle est venue chez vous. C'est vous qui me l'avez dit : elle portait un chapeau garni de branches de lilas, une voilette grise à gros pois et des gants de chevreau noir. Désirable, offerte, disiez-vous. Elle vous a supplié de ne plus jouer avec moi, de me faire grâce. Est-ce vrai ?

BOUSSU. — Mme Dujardin, êtes-vous venue chez moi ?

Mme DUJARDIN. — Oui, monsieur Boussu. Mais...

DUJARDIN. — Mais quoi ? Françoise...

Mme DUJARDIN. — Il n'y a pas de mais, Edouard...

DUJARDIN. — Voilà, monsieur, il n'y a pas de mais. Jugez vous-même si je peux accepter quoi que ce soit de ce triste sire.

FEUILLADE, *éclatant.* — Est-ce possible ? Françoise, est-ce possible ?

DUJARDIN. — Tout est possible, monsieur Feuillade. Et tout est toujours au-dessous de la vérité.

BOUSSU, *avec obstination.* — C'est faux ! C'est archifaux, messieurs ! Mme Dujardin n'est jamais venue chez moi.

Mme DUJARDIN, *comme en rêve.* — Je suis allée chez vous. J'ai sonné. Vous m'avez ouvert cérémonieusement. Je me suis assise dans un grand fauteuil. Vous m'avez baisé les mains, et puis vous m'avez dégantée, déchaussée, délacée...

FEUILLADE, *qui se contient mal.* — Oh !

Mme DUJARDIN. — Ensuite vous m'avez proposé de vous rejoindre un jour à Paris, dans un hôtel du quai Voltaire où il y a un petit ascenseur Louis XV et sur une pendule une femme dorée qui danse sur un pied...

BOUSSU. — Une femme dorée qui danse sur un pied ? Ce que les femmes peuvent inventer...

DUJARDIN. — Je t'en prie, fais-nous grâce des détails.

FEUILLADE. — Quelle trahison ! Quelle infamie !

BOUSSU. — Feuillade a ses nerfs !

FEUILLADE. — Adieu, Françoise !

Mme POINSOT. — Fils à papa !

DUJARDIN. — C'est tout ?

Mme DUJARDIN. — Presque...

DUJARDIN, *furieux*. — Presque ?

Mme DUJARDIN. — Après...

BOUSSU. — Après quoi ?

Mme DUJARDIN. — Après, je me suis laissé tomber dans un fauteuil. J'ai pris ma tête dans mes mains et j'ai pleuré comme une Madeleine. Vous étiez à mes pieds, Boussu, vous me demandiez pardon à genoux, et moi, j'avais tellement honte...

DUJARDIN. — C'est vrai, Françoise ?

Mme DUJARDIN. — Mais oui, Édouard, comme tout le reste. *(A Boussu :)* Enfin, vous avez été charmant et je vous ai entendu comme dans un rêve : « Madame, il y a une petite montre, une petite montre en forme de cœur avec des rubis tout autour et un sautoir qui fait deux fois le tour du cou. Elle est en vitrine chez Débéda. Permettez-moi de vous l'offrir avec l'argent de votre mari. J'ai accepté et vous en êtes tombé à la renverse. »

BOUSSU. — Quelle folle ! Quelle comédienne !

Mme DUJARDIN, *à Mme Laborderie*. — Madame, iriez-vous vous vanter d'une chose pareille ?

DUJARDIN. — Messieurs, il y a des détails qu'on n'invente pas. La cause est entendue.

FLORE. — Moi, je te crois, Armand ! Tu est un noble cœur !

BOUSSU. — Gourde !

Mme LABORDERIE. — Les malheureux ! Ils sont définitivement perdus de réputation.

MARTIGNAC. — Ce suicide est original.

LE DOCTEUR. — Oui, mais Boussu ne s'en relèvera pas !

DUJARDIN. — Nous partirons les mains vides. Mais vous serez payé, Boussu. Dès demain nous vendrons à l'encan nos meubles et nos hardes. Tout sera exposé sur le trottoir devant notre maison. Tout !

SIMON. — Dis, maman ? Le sabre... Le sabre de mon papa aussi ?

DUJARDIN. — Mon sabre ? Je le brise. Non, Boussu, je vous en fais cadeau.

BOUSSU. — Que voulez-vous que j'en fasse ? Que je l'avale ?

DUJARDIN. — Oui !

Mme DUJARDIN. — Tu deviens exigeant, Édouard.

Mme LABORDERIE. — Et où irez-vous, monsieur Dujardin ?

Mme DUJARDIN. — A Paris ! Mme Laborderie.

ENSEMBLE
Mme LABORDERIE. — A Paris !
FLORE. — A Paris !
Mme POINSOT. — A Paris !
NINI. — A Paris !

DUJARDIN. — Oui, nous, les ruinés, nous réaliserons le rêve de tous les habitants de Beaujac. Nous irons à Paris. Tous les deux. Tous les trois. *(Au mannequin :)* Vous viendrez avec nous, monsieur ?

SIMON. — Monsieur comment ?

DUJARDIN. — M. le marquis de Pré-Catelan, un ami de Diane Condé.

MARTIGNAC. — Paris ! Il n'y que ça de vrai, monsieur Dujardin.

DUJARDIN. — Oui. Il a de la chance d'aller à Paris, si jeune, lui.

Mme DUJARDIN. — Tous les espoirs lui sont permis !

MARTIGNAC. — Les soupers chez Maxim's, le teuf-teuf pour aller au Bois ! Les bals de l'Opéra !

DUJARDIN. — Et c'est pour lui, mon cher, que les tziganes joueront des valses autrichiennes sur les boyaux du papa de Mlle Diane Condé.

SIMON. — Mais, dis, papa, pourquoi est-ce qu'on va à Paris ?

DUJARDIN. — Si tes petits camarades du lycée Louis-le-Grand... car il ira au lycée Louis-le-Grand...

Mme DUJARDIN. — Où voudrais-tu qu'il aille ?

DUJARDIN. — Donc, si tes petits camarades du lycée Louis-le-Grand te le demandent, tu leur répondras que c'est un coup de cornes des bœufs de ton grand-père qui t'a fait voler si haut que tu ne pouvais retomber qu'à Paris.

LE DOCTEUR. — Bravo !

Soudain, Simon, qui suivait le geste de son père, aperçoit au fond la comète de Halley qui, émergeant des nuages, apparaît dans toute la largeur du décor.

SIMON. — Oh ! papa ! La comète !

TOUS. — La comète ! La comète !

Mme LABORDERIE. — Vite au belvédère ! Nous la verrons mieux avec le télescope d'Étienne !

Tous suivent Mme Laborderie, sauf Popaul, le Docteur, Boussu et les Dujardin.

POPAUL. — Qu'est-ce que c'est ?

DUJARDIN. — C'est beau, n'est-ce pas, Françoise?

Mme DUJARDIN. — Oui, Édouard, c'est très beau!

DUJARDIN. — Nous nous demandions, Françoise, ce que cette sorcière chevelue était venue faire à Beaujac !

LE DOCTEUR. — Elle était venue vous chercher, Dujardin.

DUJARDIN. — N'en doutez pas, docteur. *(A sa femme :)* Madame, votre comète est avancée. Les voyageurs pour Paris, en voiture !

Les Dujardin, suivis de Simon traînant le mannequin, se dirigent vers le fond.

BOUSSU, *intervenant*. — Non, Dujardin. Ne partez pas, j'arrangerai tout, mais ne partez pas surtout. Je vous le demande en grâce !

LE DOCTEUR, *arrêtant Boussu, et, très simplement*. — Vous n'êtes pas fier, hein? *(Puis, brusquement :)* Rendez-moi mes haricots.

BOUSSU, *vidant ses poches sur la table*. — Pauvres Dujardin ! Ils en font une tragédie. Mais s'ils ont les moyens de nous épater, nous les reverrons tous les ans, aux vacances, au Grand Hôtel, comme Martignac.

POPAUL, *toujours les yeux au ciel*. — Qu'est-ce que c'est ?

LE DOCTEUR, *agacé, se dirige vers Popaul, le prend par le bras, le secoue et, l'entraînant vers le salon*. — Toi, va te coucher, et laisse-moi cette comète tranquille !

RIDEAU

Simon. Pierril. Feuillade. Mme Laborderie. Nini. Dujardin.

Mme Dujardin. Dujardin.

6 PIERRIL. — *Continue... et on dira comme on a dit à Trébaqué le scieur de long : « Malheureux que tu n'es, quatre enfants que tu n'as, tu escoupètes ta femme, tu fais pisser le manillon et tu bois de ces aliqueurs fortes qui te brûlent la courgniole...* ». (ACTE II.)

7 DUJARDIN. — *Pardonne-moi, Françounil.* (ACTE II.)

8 Mme DUJARDIN. — *Il joue, le misérable, il s'est remis à jouer !* (ACTE III.)

9 Mme POINSOT. — *Moi, vois-tu, si je n'étais pas socialiste, ce soir je serais superstitieuse.* (ACTE III.)

10 BOUSSU. — *Vous avez une conscience, vous, hein !* (ACTE III.)

(Photographies Lipnitzki.)

Feuillade. Mme Dujardin.

Mme Poinsot. Nini.

Boussu. Dujardin.

LE SABRE DE MON PÈRE devant la critique

Roger Vitrac, dont on se souvient le mordant caricatural du *Coup de Trafalgar* et de *Victor ou Les Enfants au Pouvoir*, révolutionnaire satirique en flirt avec le surréalisme, s'est assagi avec *Le Sabre de mon Père*, auquel il a pourtant réservé sa cinglante et spirituelle ironie. Le premier acte de cette comédie alerte, aiguë, nous a infiniment plu par sa fraîcheur, sa tension du dialogue, sa fine satire de la bourgeoisie provinciale. Le va-et-vient de ces personnages au café où ils jouent aux cartes, intriguent, mènent leurs amours loin du foyer où pleure une épouse insipide et délaissée, mis en scène avec une vie intense par Pierre Dux et orné de volumineux chapeaux 1900 sur la tête des dames aux jupes entravées, offre une exquise vision. Cette verve un peu acidulée et qui hume bon le volcan des passions concentrées, des colères rentrées, s'épanouit avec cent inventions cocasses, un peu cruelles, et très agréables à suivre. Les décors de Félix Labisse, à qui l'on doit beaucoup de chefs-d'œuvre de scène, ajoutent à l'agrément vif du spectacle.

François Ribadeau-Dumas,
dans *Une Semaine de Paris*.

Il est rare qu'un divertissement de cette finesse nous soit offert, surtout dans une salle de spectacle généralement bien inspirée, mais que ses dimensions ne mettent guère en mesure de cultiver une telle exigence. Il faut donc féliciter chaleureusement Pierre Dux et Marcel Karsenty de leur courage. Se verront-ils récompensés autant qu'il le mérite ? C'est une autre affaire.

Roger Vitrac a déjà derrière lui une œuvre dramatique importante qui fait le régal des initiés. C'est probablement l'auteur français qui a su le mieux intégrer à la scène les découvertes, ou les redécouvertes, du surréalisme. Ainsi qu'il est normal, son surréalisme, qui d'ailleurs n'avait rien de théorique, qui sortait de sa personnalité profonde beaucoup plus que de la fréquentation d'un milieu littéraire, a pris avec les années de la largeur, de l'accessibilité, de la rondeur. Vitrac se retrouve pas loin de Labiche, ou de ce Labiche plus mondain que semble être devenu — sorti de la côte de Pirandello — Jean Anouilh. Ce n'est pas étonnant : ces ruptures de ton, ces attrapes, ces surprises, ces « chaud et froid », qui faisaient le climat surréaliste, ont leur pendant dans le mouvement saccadé, bousculant, mystérieux à bon compte, du vaudeville.

C'est donc une sorte de vaudeville que nous donne Roger Vitrac avec *Le Sabre de mon Père*. Mais évidemment un vaudeville très raffiné. Plein de sous-entendus. De références. Enigmatique, savant et quelque peu mélancolique.

Comme dans un vaudeville, c'est le mouvement qui les emporte qui fait la pièce, beaucoup plus que les personnages eux-mêmes, confinés à l'état de marionnettes. L'auteur résume très bien son ouvrage, met très bien à nu son ressort en écrivant : « *Le Sabre de mon Père* est fait de l'enchaînement et de la somme des événements dramatiques qui ont déterminé, précipité le changement de vie des Dujardin et décidé, prématurément, de la vocation de leur fils. »

Marc Beigbeder,
dans *Le Parisien Libéré*.

Je ne sais pourquoi j'ai le sentiment que dans *Le Sabre de mon Père* (dont le titre n'est peut-être pas suffisamment expliqué, M. Roger Vitrac a transposé, sur le plan de la farce, une aventure vécue sinon par lui, du moins par des personnes de sa connaissance, en une petite ville du Lot où il pourrait bien avoir conservé des attaches. Car, seuls, des événements de la vie réelle — la vie telle qu'elle est — peuvent avoir de ces points de départ burlesques ; seule, la vie peut être à ce point excessive ; seuls, les épisodes d'un drame véritable peuvent paraître aussi chargés que certains traits de cette bouffonnerie ; seule, l'existence peut nous réserver un pareil mélange de vaudeville, de jeux de mots, de demi-poésie, de verts propos...

Pourquoi les Dujardin sont-ils un beau jour « montés » de leur province à Paris ? A la suite de quelles circonstances, de quels heurts, de quelles histoires grotesques, de quels chocs en retour, cette famille s'est-elle trouvée déracinée ? Quelles mésaventures tragi-comiques ont décidé de la vocation du fils de la maison ? Telles sont, d'après moi, les questions auxquelles a voulu répondre Roger Vitrac.

Jean-Jacques Gautier,
dans *Le Figaro*.

Allez donc voir *Le Sabre de mon Père*. Vous verrez que la scène de lutte à main plate entre Roquevert et Dux avec l'arrivée terrifiante du petit garçon qui voit son père sur le dos ; l'entrée du paysan Génin en blouse et en patois, qui vient refuser de payer la note de baccara de son fils au milieu de tout ce beau monde à ronds de jambe ; le long duel haineux, aux cartes, entre Dujardin et Boussu sont des moments de théâtre étonnants de cruauté comique. La pièce coule nonchalamment, on ne sait trop d'où elle vient ni où elle va. Et après ? Laissez les lois de l'architecture aux spécialistes du bâtiment, le théâtre est un jeu de l'esprit, et l'esprit peut très bien faire son miel en butinant de détail en détail, comme l'abeille.

Jean Anouilh, dans *Opera*.

Sophie Desmarets paraît et tout s'ensoleille. Elle apporte avec elle la grâce, la fantaisie, l'enchantement. Elle transfigure tout ce qu'elle touche. Quelle magnifique comédienne !

Pierre Dux lui-même est un étonnant artiste. Dans ce rôle il est d'une irrésistible cocasserie, et cela sans jamais passer la mesure. Ce qui est bien plus difficile qu'on ne pense !

Noël Roquevert est d'un pittoresque achevé et Charles Dechamps fait merveille dans ce comique sobre et direct dont il a le secret.

René Génin ne fait qu'une apparition. Elle est un franc succès.

Œuvre issue du surréalisme ? Disons plutôt que c'est du « pointillisme » théâtral. On aime ou on n'aime pas ça. Mais un esprit curieux et objectif ne saurait y rester indifférent.

André Ransan,
dans *Ce Matin-Le Pays*.

Comité de Direction | Président : Vincent Delpuech. Directeur : G. Cahen-Salvador. Administrateur : S. Quilici.

Fondateur : Georges Oudard.

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imprimerie Bobigny. — Dépôt légal 2e trimestre 1951. — Imprimeur n° 148.